

BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE.

LES
MYSTÈRES DE LONDRES

PAR
Sir Francis Trollop.

Douzième volume.

Bruxelles.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET C^e.

1844



Nv. 11615

LES MYSTÈRES
DE LONDRES.

LES MYSTÈRES
DE LONDRES

PAR

SIR FRANCIS TROLOPP.

—
TOME XII.

—
Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET C^o.

—
1844

LES MYSTÈRES
DE LONDRES

XI

LE ROI LEAR ET LA REINE MAB.

Il y avait six hommes, réunis autour d'un grand feu qui tenait le centre d'une étroite clairière, située au milieu d'un bois épais. La nuit était sombre et sans lune. L'œil, en suivant la fumeuse spirale qui s'élançait du foyer, n'apercevait, sur le fond noir des ténèbres, que troncs hauts et sveltes, rougis d'un côté par l'éclat de la flamme, et couronnés à leurs cimes du grêle feuillage des forêts tropicales.

Devant la flamme, sur deux fourches fichées

en terre, un troisième bâton, placé horizontalement, soutenait un énorme quartier de kangaroo de la grande espèce, lequel, rôti à demi, envoyait à la ronde les appétissantes effluves de son fumet savoureux.

Dans l'ombre, apparaissait vaguement, lorsqu'un souffle d'air faisait la flamme plus vive, le profil écrasé d'une hutte recouverte de branchages, aux parois de laquelle s'appuyaient deux ou trois de ces fusils aux canons noirs, veinés de sombres rubans d'acier, dont la fabrication anglaise avait seule alors le secret.

Les six hommes étaient rangés en demi-cercle. C'étaient d'abord Randal Grahame et Fergus O'Breane, portant chacun autour de leur veste de déportés une ceinture chargée de pistolets.

Après eux, venait un jeune homme à mine posée, sérieuse, presque ascétique, qui tournait d'une main la broche improvisée où rôtissait le quartier de kangaroo et de l'autre caressait la reliure, rendue luisante par un long et fréquent usage, d'une petite Bible ornée de fermoirs de métal. On l'appelait le major, ou Smith le méthodiste. Sous ce dernier nom, il avait été condamné, pour vol dans une église, à quinze ans de déportation.

L'homme qui s'asseyait sur l'herbe auprès du dévot méthodiste, avait une belle figure, entourée d'une barbe épaisse, ce qui indiquait suffisamment son métier de sauvage, car la barbe est proscrite à Botany-Bay aussi sévèrement qu'à Londres, et vous n'y trouveriez pas un seul scélérat honorablement établi qui n'eût le menton pelé avec un très-grand soin. En ce pays bienheureux où deux douzaines de vols et trois ou quatre assassinats suffisent à peine à donner aux gens un relief convenable, la barbe est déclarée *shocking*. De fait, la barbe prête un aspect farouche, et les doux gentlemen de Botany-Bay n'ont pas besoin de cela.

Le sauvage non rasé, voisin de M. Smith, se nommait Waterfield et avait quitté Sidney pour faire la guerre à ces myriades de bœufs, issus, dit-on, de trois animaux de cette espèce, apportés en 1790 par le premier gouverneur des possessions d'Australie et qui, depuis cette époque, ont foisonné outre mesure. Ce Waterfield était grand, jeune et fort. Il poursuivait; depuis un an, son étrange commerce, malgré le gouverneur et les bouchers de la colonie. Ces derniers gentlemen avaient mis tout simplement sa tête à prix.

Le cinquième personnage était presque un vieillard. Sa physionomie, pensive et légèrement moqueuse, avait quelques rapports avec celle que les lithographies prêtent au diplomate français M. le prince de Talleyrand-Périgord. C'était la même pénétration de regard sous le voile prudent d'une paupière demi-fermée, la même finesse dans le jeu des lignes de la bouche, et presque le même cachet de distinction aristocratique. Nous devons dire tout de suite que le vieux Ned Braynes, plus connu sous le nom du *roi Lear*, n'avait nullement la prétention de pousser plus loin la ressemblance avec l'illustre ambassadeur.

C'était un coquin hardi, réfléchi, patient, infatigable. Ce nom de *roi Lear*, qu'il a rendu célèbre dans le calendrier de Newgate, lui venait de son ancien métier (1) d'acteur. Les hommes de la *Famille* prononcent encore ce nom avec respect, et Noll Brye, le porte-clefs, se gratte souvent l'oreille en songeant aux bons tours de mister Ned Braynes.

Le sixième et dernier enfin était un nègre

(1) Édouard Braynes, de Birmingham, assassin du colonel Borics et de sir James Clafton de Clafton-Castle, commissaire du metropolitan-police, avait joué la tragédie en province.

chauve, appelé pour ce motif Absalon. Absalon avait un nez horriblement écrasé, des yeux blancs et noirs, d'énormes pommettes et quatre livres de lèvres.

Quand M. Smith oubliait de tourner la broche, Absalon le suppléait.

Ceci avait lieu dans les bois de palmiers et d'ignames d'Eagle-River, à cinq ou six milles sud-est de Paramatta et à seize milles environ du port de Sidney.

Nos six personnages semblaient être impatients et inquiets. On attendait évidemment quelqu'un, et il n'y avait guère que le nègre Absalon qui portât une entière attention à la cuisson du kangaroo.

« Savez-vous, M. Grahame, dit tout à coup le tueur de bœufs, que je gagne cent guinées par mois dans la colonie ?

— Jusqu'à ce que la colonie vous fasse pendre, Paulus ; je sais cela, répondit Randal.

— Quant à moi, reprit M. Smith, je ne puis affirmer que je fasse ici de brillantes affaires, depuis que le démon m'a poussé à décharger mes pistolets sur le gouverneur... Mais il s'agit de savoir si, dans cette affaire, notre conduite sera exempte de péché ?...

— Ouvrez votre Bible, major, répliqua Randal, et vous verrez que les fils d'Israël ne démentèrent point le nom de peuple de Dieu en dépouillant les Philistins.

— C'est vrai! murmura Smith; mes scrupules vont souvent trop loin, M. Grahame.

— Major, vous êtes un saint, dit le roi Lear. Chacun sait cela, et ce fut pour ne point trop vous éloigner de l'autel que vous commîtes ce vol dans une église... Maintenant, Randal, mon ami, je trouve que votre femme tarde bien à venir!... La marée n'attend personne, et nous avons seize milles à faire cette nuit.

— Sans doute, sans doute, répondit Randal, mais par la même raison, Maudlin, la pauvre femme, avait seize milles aussi pour venir nous rejoindre. »

Il se fit un instant de silence, pendant lequel on n'entendit que le murmure de la brise des nuits dans le feuillage, et le bruit tout particulier que fait l'opossum en se balançant au bout de sa longue queue, roulée autour d'une branche, pour communiquer à son corps un mouvement de fronde et franchir d'un saut l'espace qui sépare les arbres.

Absalon continuait de surveiller le rôt.

« Ah ça! reprit Ned Braynes, je vous connais depuis longtemps, ami Randal, et j'ai confiance en vous. Quant à Waterfield, c'est un solide garçon, et personne ne peut nier que le major soit un bon chrétien. Nous voilà cinq honnêtes compagnons, le cœur sur la main; car Absalon, prince du sang royal de Congo, n'est point déplacé auprès de gentilshommes de notre importance. Mais quel est le sixième, je vous prie? »

Ceci allait directement à l'adresse de Fergus, qui n'avait point pris la parole encore.

« Le sixième est notre chef, roi Lear, » répondit gaiement Randal.

Les quatre déportés considérèrent alors Fergus avec attention et défiance. Absalon lui-même écarquilla l'éblouissant émail de son œil pour le considérer mieux.

Fergus rougit. Son émotion était de la honte. Fergus se sentait monter au cœur un dégoût profond en voyant de près les hommes dont il lui fallait se faire des auxiliaires. Fergus, qui avait rêvé de royales batailles, perdait presque courage à la pensée de prendre pour soldats des assassins et des voleurs.

Cela devait être ainsi. Un sophiste se fût dit tout de suite que les compagnons du fondateur

de Rome étaient aussi des voleurs et des assassins ; que les soldats de Spartacus étaient des esclaves souillés de tous les crimes. Mais Fergus n'était point un sophiste. Il sentait, et cette première revue de son étrange armée le rabaisait à ses propres yeux au rang d'un bandit vulgaire.

Mais son idée fixe avait déjà deux ans d'âge, et ce n'était pas une minute de dégoût qui pouvait le faire fléchir. Il se roidit bientôt, et sa volonté se redressa indomptable et forte comme toujours.

Les quatre condamnés avaient remarqué son émotion, et chacun d'eux était à cent lieues d'en deviner les motifs.

« Ah ! ah ! dit le roi Lear. Ce beau garçon veut être notre chef ?

— Quels sont ses droits ? ajouta Waterfield avec un farouche mouvement d'envie.

— J'aurais cru, fit observer Smith en saluant Fergus comme eût pu faire un vrai gentleman, que nous eussions été consultés pour le choix de notre chef. C'est là une chose, je pense, qu'il nous est permis de discuter.

— Edward Braynes, Paulus Waterfield, et vous, major ou Mr. Smith, dit Randal en se levant, nous traitons ici une affaire sérieuse. Je vous

connais tous et je connais ce gentilhomme. Sur ma parole, le meilleur d'entre nous ne lui va pas à la cheville : voilà mon opinion.

— Comment ! voulut s'écrier Waterfield.

— Je ne parle pas de vous, Paulus, interrompit froidement Randal ; vous n'êtes pas le meilleur... Vous valez beaucoup, c'est vrai, car vous êtes fort et ne craignez ni Dieu ni diable, mais voici Smith qui est fort aussi, qui ne craint rien non plus et qui a en outre l'avantage d'être le plus adroit hypocrite qui soit au monde... et pourtant, je placerais avant Smith notre joyeux roi Lear, qui tourne les gens à son gré, qui devine tout et n'est jamais en peine.

— Je te vois venir, Randal ! interrompit à son tour Edward Braynes en riant ; nonobstant ce pompeux éloge, tu vas nous dire que tu me préfères ton protégé?...

— Vous n'y êtes pas, roi Lear !... vous oubliez Absalon, qui n'a pas son pareil pour rôtir un quartier de kangaroo et pour bien d'autres choses... Je vous préfère Absalon... je me préfère à Absalon... et je déclare que je suis un enfant auprès de Fergus O'Breane.

— Momerics que tout cela ! gronda Paulus, mécontent de la dernière place qui lui était assignée.

— Nul ne vous défend, Waterfield, répliqua Randal, de continuer votre commerce durant les douze années qui vous restent à faire.

— C'est comme cela ! s'écria le tueur de bœufs en rougissant de colère ; et si je vous dénonçais, moi !

— Laissez, dit Fergus en passant devant Randal qui s'appretait à répliquer. Que faut-il faire à cet homme pour lui prouver que je vaud mieux que lui ? »

Le tueur de bœufs sauta sur ses pieds en écumant de rage.

« Il faut me montrer que ton sang est plus rouge que le mien, m'endiant d'Irlande ! s'écriait-il. Par le nom du diable ! crois-tu que je ne sache écorcher que les bœufs ? »

Il avait violemment tiré de sa gaine le long couteau qui lui servait à dépecer le produit de ses chasses et s'était jeté sur Fergus avec la rapidité de la pensée. En vain Randal voulut parer cette attaque perfide et soudaine. Le temps lui manqua et les deux adversaires roulèrent ensemble sur le sol. On les vit un instant se débattre confusément dans l'ombre. Puis l'un d'eux se releva.

C'était Fergus O'Breane. Il tenait à la main le couteau de Paulus.

Cette lutte avait été si subite et si rapide que les assistants, stupéfaits, demeuraient, sauf Randal Grahame, à la place qu'ils occupaient naguère, immobiles et muets. Le nègre avait discontinué sa tâche, et ouvrait de grands yeux étonnés.

Ni lui ni les autres ne s'attendaient assurément à voir Fergus se relever le premier. Le visage du jeune Irlandais, animé par l'effort qu'il venait de faire, avait pris cette expression d'irrésistible puissance qui rayonna souvent autour de son front aux heures de danger suprême, comme une auréole surhumaine. Sa riche taille s'était tout à coup redressée ; son œil flamboyait et jetait d'orgueilleux éclairs.

Les cinq déportés crurent que c'en était fait de Paulus Waterfield, et ne songèrent pas à le secourir, tant ils se sentirent en cet instant dominés par la fière supériorité de Fergus ; mais celui-ci, au lieu de frapper, laissa tomber le couteau et croisa ses bras sur sa poitrine.

« Tu vois bien, dit-il avec calme, que je vaud mieux que toi. »

Waterfield se releva, meurtri, ramassa son arme, et sembla comparer mentalement l'élégante délicatesse des formes de Fergus avec ses membres à lui et son torse d'athlète.

« C'est vrai, dit-il avec une rudesse où se mêlaient à doses égales la franchise et le dépit ; du diable si je sais comment cette main blanche au bout d'un bras de femme a pu broyer ma main et me faire lâcher prise. Mais cela est, n'en parlons plus... Il y a autre chose, ajouta-t-il en adoucissant sa voix ; gentleman, vous avez épargné ma vie ; j'y tiens peu ; c'est égal, à l'occasion, vous pouvez compter sur Paulus Waterfield. »

A peine ces dernières paroles étaient-elles prononcées qu'un éclat de rire aigu, malin et que n'aurait su produire le gosier d'aucun des six déportés, retentit presque au milieu d'eux et les fit tressaillir. En même temps, une forme humaine d'une extrême petitesse et d'apparence réellement fantastique se glissa entre Smith et le nègre et vint s'accroupir auprès du foyer.

« La reine Mab ! s'écria Edward Braynes.

— Maudlin ! » dirent les autres, subitement rappelés au motif de leur réunion.

Maudlin s'était placée de l'autre côté du foyer, de manière à faire face à l'assemblée. Ses longs cheveux noirs, dénoués par la rapidité d'une course forcée, tombaient épars autour d'elle jusqu'à terre. Ses rides disparaissaient à la clarté vacillante du foyer dont les rouges reflets mettaient

de vives couleurs à ses joues. La trace des souffrances et des années s'effaçait en ce moment sur son visage redevenu jeune. C'était une sorte de fugitif retour de son charme si puissant jadis parmi les joies de Londres et rompu dans la froide tombe de Coal-River. Elle retrouvait là pour quelques minutes, sans le savoir, dans ce fantastique demi-jour, l'attrait oublié de son pétillant regard et de son sourire de fée.

« Bravo ! dit-elle en riant toujours ; bravo, Paulus ! à la place du gentleman, mon ami, je vous aurais abattu comme un bœuf enragé que vous êtes !... Bonsoir, mon vieux roi Lear ; bonsoir, major la Bible ; bonsoir, fils chevelu de David, honnête et digne Absalon ; bonsoir, Randal, mon cher mari... Vous voulez des nouvelles ? c'est bien ; mais je suis essoufflée et il m'est impossible de prononcer un seul mot. »

Après cet exorde, prononcé d'un ton railleur et avec une volubilité qui démentait positivement ses dernières paroles, Maudlin Wolf ouvrit une boîte de fer-blanc suspendue à un cordon passé en bandoulière autour de sa taille, et versa sur ses genoux, dans le creux de sa robe, une petite mesure d'avoine qu'elle bluta soigneusement.

« Voyons, Maudlin, soyez raisonnable, dit Randal. Qu'avez-vous à nous apprendre ? »

— Il y a bien des petits cailloux dans cette avoine, mon mari, répondit gravement Maudlin. Le marchand qui me l'a vendue est un voleur.

— Un misérable voleur, reine Mab, appuya Ned Braynes ; mais ne nous direz-vous point... ?

— Ne sommes-nous pas tous des voleurs ici, roi Lear ?... Je vous dirai tout ce que vous voudrez si vous me laissez respirer... Baby ! »

Elle prononça ce nom doucement et l'accompagna d'un coup de sifflet. Aussitôt après on entendit un bruit dans le fourré. Les lianes qui pendaient à la voûte des grands arbres et venaient s'entrelacer près du sol, s'écartèrent pour livrer passage à un charmant petit animal à peine plus gros qu'un chevreuil, qui bondit sur le gazon, vint fourrer sa gracieuse tête entre les genoux de Maudlin, et se mit à manger l'avoine préparée.

Les déportés connaissaient trop l'humeur de Maudlin, que le vieux Braynes, amateur éclairé de Shakspeare, avait surnommée la reine Mab, moins encore à cause de sa petite taille que par allusion à son fantasque caractère, pour la presser davantage de s'expliquer. Ils prirent patience.

Maudlin attendit que Baby eût mangé sa portion d'avoine jusqu'au dernier grain.

« Couche-toi là, ma gazelle, dit-elle ensuite ; tu as fait quinze milles ce soir et tu en feras peut-être quinze autres... »

— C'est donc pour cette nuit ? interrompit vivement Randal.

— Mon mari, vous êtes bien pressé, répliqua Maudlin. Il me semble que tout à l'heure vous étiez plus occupés de vous entr'égorgier comme des bêtes sauvages que de délibérer en hommes raisonnables sur des affaires de vie et de mort... Tenez, votre viande est cuite. Mangez, croyez-moi... Qui sait si vous mangerez désormais du kangourou en votre vie ? »

Le nègre chauve, avide de mettre à profit ce conseil, débroucha lestement le rôt et l'étendit devant lui sur un lit de feuilles. Smith déposa sa Bible pour planter son couteau dans la partie la plus tendre du filet de l'animal : il quitta l'esprit pour la chair. Les autres l'imitèrent.

Pendant qu'ils prenaient leur repas, Maudlin s'arrangea commodément sur l'herbe et trouva convenable d'expliquer enfin sa mission.

Elle le fit en termes clairs et précis, n'oubliant rien, mettant tout à sa place, et prouvant qu'il

eût été difficile de faire choix d'un messager plus intelligent.

« Bravo, Maudlin ! bravo, reine Mab ! s'écria Ned Braynes quand elle eut fini. On ne peut annoncer plus gaillardement une mauvaise nouvelle.

— Que le diable emporte ce croiseur ! dit Paulus.

— C'est une affaire manquée, murmura Randal, et il ne nous reste plus qu'à regagner Sidney. »

Maudlin avait fixé son regard perçant sur Fergus, qui semblait rêver profondément.

« Le gentleman n'a pas parlé, » dit-elle.

Cette question indirecte fit tressaillir Fergus.

« Voulez-vous m'obéir ? demanda-t-il brusquement.

— Oui ! » répondit Randal.

Les autres hésitèrent. Maudlin fronça le sourcil et frappa du pied en trépignant d'impatience.

« Pour ce qui est de moi, dit enfin le tueur de bœufs, je n'y ai point de répugnance ; car vous avez bon cœur et bon bras.

— Je vous obéirai, dit Smith à son tour, si vous nous expliquez...

— Je n'expliquerai rien.

— A la garde de Dieu ! s'écria Ned Braynes ; je suis des vôtres, et je vous jure foi et hommage pour moi et pour le digne Absalon.

— Je ferai comme les autres, » murmura Smith.

Ils se levèrent et Fergus reprit :

« Messieurs, je vous ordonne de monter à cheval. Il faut que nous soyons sur la côte avant la fin de la nuit. »

Six chevaux étaient préparés et attendaient à peu de distance de la hutte du tueur de bœufs ; car l'expédition avait été combinée longtemps à l'avance, et c'était seulement l'obstacle imprévu annoncé par Maudlin qui avait amené de l'hésitation.

Quelques minutes après, tout le monde était en selle, Maudlin comme les autres. On partit au galop.

La nuit régnait encore lorsqu'ils arrivèrent en vue de la mer. Seulement une ligne moins sombre blanchissait à l'orient, détachant au loin en noir les hautes silhouettes des palmiers. L'aube ne pouvait tarder à paraître.

L'endroit du rivage où s'arrêta la cavalcade était complètement désert. Les chevaux furent

attachés aux derniers arbres et la petite troupe gagna le bord de l'eau.

« Le signal ! » dit Fergus.

Waterfield emboucha une corne de bœuf et sonna trois notes rauques et régulièrement espacées que les échos de l'intérieur se renvoyèrent l'un à l'autre, et qui s'en allèrent mourir au loin dans les bois.

Au même instant une lueur éclatante brilla au large, allumant çà et là les crêtes diamantées des vagues. Ce fut l'affaire d'une seconde. A peine allumée la lueur s'éteignit.

Les six déportés se couchèrent sur le rivage et attendirent.

XII

VINGT QUINTAUX DE CHAIR HUMAINE.

Il y avait dans le port de Sidney un bay-ship en partance pour l'Angleterre. Les six déportés que nous avons vus rassemblés dans les bois d'Eagle-River avaient fait dessein de s'en emparer.

Maudlin, dépêchée à Sidney pour savoir si les conjurés de cette ville avaient pu se procurer une barque et des armes, avait rapporté deux nouvelles au lieu d'une. La barque était prête et armée, mais il y avait en rade un croiseur de Sa Majesté.

Un croiseur qui s'était approché des côtes pour recruter son équipage, décimé par les corsaires français qui nous firent une guerre si cruelle durant les dernières années de l'empire. C'était la corvette *la Cérés* de dix-huit canons. Elle venait faire la presse des libérés.

Comme nous l'avons dit, les renseignements donnés par Maudlin étaient précis. En ce qui concernait la corvette *la Cérés*, voici quels ils étaient.

Le lieutenant Naper, qui la commandait, avait, comme cela se pratique généralement en pareil cas sur toutes les côtes de la Nouvelle-Galles méridionale, envoyé demander au gouverneur un certain nombre de condamnés ayant fini leur temps et disposés à passer en Angleterre. Sur le refus du gouverneur, refus prévu à l'avance, car nous ne saurions trop le répéter, la loi, en cette bienheureuse terre d'exil, est infiniment plus protectrice que dans la mère patrie. Chez nous, il est permis d'appréhender au corps tout citoyen propre au service maritime; là-bas, notre marine doit y regarder à deux fois avant de mettre la main sur un voleur: d'où il suit naturellement que le crime est non-seulement un bénéfice clair et net, mais encore une condition d'inviolabilité. Quiconque aime le doux *far-niente*

et n'éprouve aucune vocation pour la glorieuse vie du matelot malgré lui, doit naître lord ou se faire bandit. Le premier moyen n'est pas à la portée de tout le monde; on commence à sentir les avantages du second, et chaque trimestre Old-Court est forcé d'ouvrir une ou deux sessions extraordinaires. Sur le refus du gouverneur, disions-nous, le lieutenant Naper s'arrangea comme il put. Deux de ses officiers débarquèrent à Sidney et s'abouchèrent avec le surintendant des travaux publics, qui avait la réputation d'être un homme spécial pour le racolage. Le surintendant reçut une bonne somme d'abord; c'est là le principe de toute cordiale entente; puis il promit trente matelots déterminés.

Le mode d'enrôlement devait être le plus simple du monde. Cinq ou six affidés du surintendant seraient employés dans la soirée à faire boire les futurs matelots qu'on voiturerait, ivres morts, jusque sur la grève, à un demi-mille de Sidney, dans un endroit convenu. Trois notes sonnées sur la trompe serviraient de signal à la corvette qui mettrait incontinent sa chaloupe à la mer. Le reste irait tout seul et les trente bandits s'éveilleraient le lendemain, déchus et réduits à l'état de marins de Sa Majesté.

C'était une trahison! Forcer, par surprise, des coquins émérites à jouer le rôle d'hommes vaillants et honnêtes!... Mais Londres est loin de Botany-Bay, et la plus tendre mère est impuissante à prévoir tous les dangers qui menacent ses enfants chéris.

Depuis le départ d'Eagle-River, Fergus O'Breane était silencieux et pensif, au milieu de ses compagnons qui s'entretenaient au contraire gaiement de temps à autre. A une lieue du rivage, il avait interrogé Maudlin à part durant quelques minutes.

En arrivant, comme nous l'avons rapporté, le tueur de bœufs avait donné le signal. La lumière aperçue au large venait de *la Cérés*.

« A quelle distance du rivage est mouillée la corvette? demanda Fergus.

— Trois ou quatre milles, monsieur, répondit Maudlin.

— Et le bay-ship?

— Il est dans le port, amarré au môle.

— De façon que, dit le roi Lear, si nous nous emparons du bay-ship, nous serons coulés par la corvette. »

M. Smith poussa un profond soupir.

« Du diable! grommela Paulus Waterfield,

moi, voyez-vous, je n'ai pas confiance dans l'affaire.

— Et nos gens? demanda encore Fergus à Maudlin; où sont-ils?

— A cinq cents pas d'ici, sous la pointe de Cow-Hill.

— Nous avons une demi-heure devant nous... êtes-vous bien sûre, Maudlin, que ce soit ici le lieu précis du rendez-vous?

— Parfaitement sûre, monsieur... et, puisqu'ils ont répondu au signal, c'est que le surintendant n'a pu tenir sa promesse. »

Fergus réfléchit un instant.

« Messieurs, dit-il ensuite, le bay-ship est un pauvre bâtiment. Entre lui et la corvette il n'y a point à hésiter. »

Waterfield éclata de rire; Smith baissa la tête; le nègre Absalon roula ses gros yeux et le roi Lear fit un geste de surprise. Maudlin, elle, battit des mains en criant bravo.

— Expliquez-vous, O'Breane, dit Randal d'un air inquiet.

— Et réfléchissez, ajouta le vieux Ned Braynes, que nous ne sommes pas des chevaliers errants.

— Le livre a dit: Tu ne céderas point au démon de l'orgueil, murmura Smith.

— Et le livre ne dit-il point aussi, s'écria Waterfield : Quand cinq braves garçons ont affaire à un fou, ils le plantent là et retournent chez eux ?

— Mon avis est que nous devons prendre la corvette *la Cérés*, répliqua froidement Fergus, au lieu de nous embarrasser de ce bay-ship obèse où nous serions toujours à la merci du premier venu... Randal, je vous en prie, allez à Cow-Hill, et ramenez sur-le-champ nos hommes. »

• Randal obéit sans répondre.

« Moi, je retourne à mes bœufs, dit Waterfield en se levant.

— Retournez à vos bœufs, monsieur... Une fois sur la corvette, nous avons dix-huit canons et la mer est à nous.

— On a vu de ces damnables pirates qui devenaient riches à millions de livres ! soupira M. Smith qui avait l'eau à la bouche ; mais c'est un métier bien criminel. »

Waterfield se rassit et devint attentif.

« On peut se faire tuer pour des millions de livres, reprit le roi Lear après un silence ; mais il faut des chances. Or, il me semble que tout est contre nous... La corvette doit être servie par deux cent cinquante hommes d'équipage ; elle en

demande trente, il lui en reste deux cent vingt.

— Si elle était vide, repartit Fergus, je n'en voudrais pas, car nous serions incapables de la manœuvrer...

— Vous avez donc des intelligences à bord ?

— J'ai des intelligences à bord, » répliqua Fergus sans hésiter.

Le vieux Ned le regarda en dessous.

« C'est possible après tout, murmura-t-il enfin ; et puis, je suis bien vieux déjà pour devenir riche autrement qu'au métier de pirate... Je vous suivrai où vous irez, M. O'Breane. »

La bande blanche qui tranchait à l'horizon commençait à se teindre en rose, mais les objets ne s'éclairaient point encore.

La barque où se trouvaient les conjurés arriva bientôt, sous la conduite de Randal Grahame. Ils étaient au nombre de vingt-huit.

« Le roi Lear est un homme prudent, dit le tueur de bœufs ; je veux bien être de l'affaire, mais...

— Il ne me plaît pas, interrompit sévèrement Fergus, de discuter avec vous. Point de mais... Ceux qui sont avec moi doivent obéir, voilà tout.

— Bien, bien, monsieur, gronda Paulus dé-

concerté du peu de prix qu'on attachait à son aide. Je ne suis pas homme à me dédire, voyez-vous, et puisque j'ai tant fait que de venir jusqu'ici, je vous obéirai. »

Les vingt-huit conjurés sautèrent sur la grève. C'étaient, pour le plus grand nombre, des hommes grands, vigoureux et d'apparence déterminée. Il y avait parmi eux de simples condamnés; mais la plupart étaient de ces indomptables et hardis scélérats qu'un premier châtiment n'arrête point, et qu'on tâche en vain d'enfouir dans les froides mines de Coal-River. Ils sont enchaînés, reclus, gardés; ils vivent à deux cents pieds sous terre; mais vienne une révolte, une tentative désespérée, vous les voyez surgir comme autant de démons. Ils assomment leurs gardiens avec les débris de leurs fers; ils opèrent des miracles de force, de patience et de courage, et il est juste de dire que le plus vil coquin d'entre eux dépense en sa vie plus d'adresse et d'audace qu'il n'en faudrait pour faire une demi douzaine de héros.

Le vieux Ned, Paulus et Smith le méthodiste se mêlèrent à eux aussitôt. La nuit était fort noire encore, et pourtant on se reconnut de part et d'autre en un clin d'œil.

« Bonjour, Tom! bonjour, Samuel! bonjour,

Toby, mes garçons! s'écria le roi Lear. A la bonne heure, pardieu! voici d'honnêtes compagnons! »

Fergus avait pris à part Randal Grahame.

« Vous connaissez ces hommes? dit-il.

— Presque tous, répondit Grahame, mais du diable si je comprends votre fantaisie.

— Peut-on compter sur eux?

— C'est selon... si le tour leur plaît...

— Répondez, Randal! interrompit Fergus avec gravité. Nous jouons ici notre va-tout sur une seule chance... Sont-ils braves?

— Pour cela, oui... braves comme des diables, O'Breane... et obéissants à proportion.

— Faites-les ranger en cercle, dit Fergus. Le temps presse... Il me semble entendre déjà le bruit des rames. »

Randal obéit, et Fergus se trouva bientôt au milieu des vingt-huit bandits.

« Gentlemen, dit-il, vous avez cinq minutes environ pour réfléchir. Voici ce dont il est question. La chaloupe du navire de guerre à l'ancre dans la rade sera ici dans un demi-quart d'heure. Elle vient chercher trente hommes qu'on doit lui livrer en ce lieu même, trente hommes abrutis par l'ivresse, qu'on embarquera comme des sacs

de laine ou de futailles... Vous n'êtes que vingt-huit, mais ce nègre que voici et M. Waterfield compléteront le nombre... Voulez-vous passer ainsi à bord de la corvette?

— Diable d'idée! grommelâ le tueur de bœufs.

— Pourquoi faire? demandèrent deux ou trois autres voix.

— Ah! ah! dit le roi Lear, je comprends; c'est joli!

— Pour éviter les fatigues de l'abordage, répondit Fergus; pour arriver d'un coup et sans coup férir jusque sur le pont d'un joli navire, dont alors les dix-huit canons vous tourneront le dos. »

Waterfield se frappa le front.

« Sur ma foi! s'écria-t-il, je crois que je comprends, moi aussi... Allons, mes braves! trois hourras pour notre commandant! Voilà un coup qui en vaut la peine! »

Fergus arrêta de son mieux l'enthousiasme subit du tueur de bœufs, lequel n'avait plus besoin d'être stimulé. Quelques paroles achevèrent d'expliquer son plan, dont l'audace avait de quoi séduire ses étranges soldats. Le roi Lear y donna son approbation complète, et M. Smith insinua

qu'une fois sur la corvette, on pourrait se réconcilier avec le ciel en portant le flambeau de la vérité dans les contrées sauvages.

Ceci ne souleva point de discussion.

Sur l'ordre de Fergus, les vingt-huit nouveaux venus, Waterfield et le nègre Absalon s'étendirent sur le sable, en désordre, après avoir caché leurs armes sous leurs habits.

Fergus, Randal, le roi Lear et Smith cachèrent également leurs armes, mais demeurèrent debout. Maudlin était assise sur un fragment de roc.

On entendait maintenant parfaitement le bruit des avirons de la chaloupe qui n'était plus qu'à une centaine de brasses.

« Ne bronchez pas? dit Fergus à voix basse; il y va de notre vie à tous! Ici, dans la chaloupe, sur le navire, vous êtes ivres morts, vous dormez... »

— Chacun de nous, interrompit le tueur de bœufs, a eu l'occasion de jouer ce rôle plus d'une fois au naturel... Soyez tranquille, commandant!

— Ho! cria-t-on de la chaloupe.

— Holà! riposta le roi Lear.

— Qui êtes-vous?

— Dieu me damne! qui êtes-vous vous-même?

— Midshipman de la corvette *la Cérés*.

— Nous sommes, nous, reprit le vieux Ned, quatre bons Anglais et la reine Mab, ma femme, tous de la maison de M. Cunning, le surintendant, qui offre ses compliments au lieutenant Naper.

— Et après ?

— Et lui envoie ce que vous savez bien, monsieur le midshipman. »

La chaloupe était seulement à quelques brasses de la côte. Un dernier et vigoureux coup d'aviron la fit aborder. Peu d'instants après un canot prit terre à son tour. Le midshipman, un maître et cinq ou six matelots sautèrent sur la grève.

« Nous ne vous attendions plus cette nuit, dit le jeune officier.

— Nous sommes en retard, c'est vrai, répliqua Ned qui, vu son âge, remplissait le rôle d'homme de confiance de l'intendant; mais ces braves enfants portent bien le rack, voyez-vous, midshipman : il a fallu six heures d'horloge pour les mettre dans cet état.

— Combien y en a-t-il ?

— Une vingtaine de quintaux, monsieur, en supposant que chacun d'eux pèse cent cinquante livres.

— Ah ! Seigneur ! sont-ils ivres ! s'écria en ce

moment avec admiration le maître qui venait de les examiner de près ; M. Jones, ajouta-t-il en s'adressant au midshipman, ce sont de beaux gaillards, ma foi. »

Le jeune officier prit un air d'importance.

« M. Cunning, dit-il, n'aurait pas osé tromper un officier du roi... Embarque ! »

Le maître prit aussitôt Waterfield par les épaules, tandis que deux matelots saisissaient chacun l'une de ses jambes.

« Un ! » compta le midshipman.

Waterfield tomba lourdement au fond de la chaloupe.

« A boire ! » balbutia-t-il d'une voix embarrassée.

Les matelots éclatèrent de rire.

« Deux ! trois ! quatre ! cinq ! comptait le midshipman, à mesure qu'un des déportés tombait, jeté au fond de la chaloupe comme un ballot de marchandise ; dépêchez, Sam, mon garçon, le jour va venir... Six ! sept ! huit !... »

— Ils ont mis de tout, dit le maître ; jusqu'à un moricaud ! »

Absalon gronda quelques paroles indistinctes, et tomba au fond de la barque.

« Neuf ! dix ! onze ! reprit le midshipman ; douze !.. »

Monsieur, je pense que vous allez nous suivre à bord. Le lieutenant Naper sera enchanté de vous voir.

— Sans doute, monsieur, sans doute, répondit Ned; le lieutenant est bien aimable, et vous êtes un jeune officier bien élevé... Je vous suivrai avec mes trois camarades et ma femme qui a envie de voir un bâtiment du roi.

— Diable! murmura Sam; les quatre drôles, encore passe; mais que ferons-nous de la dame? Le midshipman lui imposa vivement silence, et reprit son compte, le compte y était.

« Sam, dit-il, donnez la main à la dame... Messieurs, montez, je vous prie. Ce sera un voyage de plus, Sam, voilà tout, ajouta-t-il en s'adressant au maître; nous garderons les quatre coquins, et nous renverrons la dame. »

Ce midshipman était un bel enfant de quinze à seize ans, rose et blond, de fort bonne famille et pourvu d'une excellente éducation. Mais on oublie, dans nos écoles, d'enseigner à nos jeunes marins que la perfidie ne constitue point l'habileté et salit la bravoure. En somme, on a peut-être raison, et pendant qu'on leur enseignerait cet axiome banal, ils manqueraient d'apprendre la démonstration d'un théorème du

plus haut intérêt. Déjà, on reproche à nos officiers d'être moins savants que ceux de France; que serait-ce, bon Dieu! si l'on s'avisait de leur faire des cours de morale?

Car être instruit signifie savoir l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie rectiligne, curviligne, transcendante, etc., etc., et non point connaître les principes les plus élémentaires de l'honnêteté. On ne relève pas le point, voyez-vous, avec des maximes de sagesse, et nos marins ne sont pas des quakers.

Ils sont impertinents, ils ont l'humeur brutale; ils font la traite des blancs sous prétexte de philanthropie et protègent sous le même prétexte un affreux commerce de poison; ils insultent ceux qui sont faibles, bien qu'ils ne reculent point à l'occasion devant les forts; ils sont enfin, hélas! ce que nous sommes...

Sam donna la main à Maudlin Wolf, qui s'embarqua dans le second canot, où étaient déjà les quatre prétendus serviteurs de l'intendant. Les deux embarcations prirent aussitôt le large.

Le midshipman, durant tout le voyage, examina ses quatre hôtes avec curiosité. Fergus surtout sembla fixer son attention.

« Ce beau garçon, lui seul, vaut les trente

brutes de la chaloupe, dit-il tout bas à maître Sam; décidément, le roi a besoin de lui.

— Grand besoin, M. Jones, répondit le maître en riant, et il suffira de la vieille dame, la reine Mab, comme ils l'appellent, pour porter à M. Cuning les compliments du lieutenant. »

L'aube se faisait. La corvette se montrait, dessinant vaguement sur le ciel rose les traits noirs et déliés de ses agrès. On voyait sa mâture inclinée se balancer avec mollesse et lenteur. Sa carène se confondait avec le sombre azur de la mer, où l'aurore, indécise et voilée, ne mettait point encore de reflets.

Tout était à bord calme et silence, et ce fut seulement lorsque les deux embarcations entrèrent dans les eaux de la corvette qu'une voix descendit de la hune et prononça *fe qui vive*.

L'instant d'après on bordait les palans. Les vingt quintaux de chair humaine furent successivement hissés sur le pont, où ils demeurèrent étendus, inertes, et incapables, en apparence, de faire un mouvement.

Puis ce fut le tour des quatre envoyés de M. Cuning, que suivit immédiatement la reine Mab. L'ascension de cette dernière fut le pré-

texte de force gorges chaudes de la part des marins de *la Cérés*. Quand l'Anglais plaisante, on sait cela dans tous les coins du monde, il ne ressemble pas mal à cet ours en belle humeur qui assomme ses amis à coups de pavé, sous prétexte de les débarrasser d'un moucheron qu'ils ont sur la joue. Or, nos matelots enchérissent sur nous encore et sont les plus redoutables *farceurs* de l'univers. La petite femme se balança longtemps, lancée d'une poulie à l'autre et s'éleva enfin tout d'un coup, lancée comme une balle et demi-morte de frayeur.

Le second du bord, vieux loup court, trapu, à l'aspect dur et repoussant, montra sa tête à la grande écouteille.

« Est-ce fait? demanda-t-il.

— Oui, lieutenant, » répondit le midshipman.

Le second monta tout à fait sur le pont et se fit apporter une lanterne pour passer l'inspection des nouveaux venus. Tout en inspectant, il donnait çà et là quelque grand coup de pied aux prétendus ivrognes et leur promettait sous serment qu'ils ne boiraient que de l'eau tout le temps de la croisière.

« Et qu'est-ce que c'est que ça? » demanda-t-il en désignant Ferfus et ses compagnons.

— Ça, répondit le roi Lear, ce sont des gens à qui vous devez cent livres.

— Bien, bien ! grommela le second ; Pourquoi nous avoir amené ces drôles, M. Jones ?

Le midshipman, au lieu de répondre, s'approcha de lui et murmura quelques mots à son oreille.

« Ah ! ah !... fit le second ; eh ! eh !... Ah ! diable !... Allez chercher le commandant, M. Jones. »

Il y avait sur le pont une quarantaine de matelots occupés diversement et la plupart sans armes. Le jour grandissait à vue d'œil. Le vieux Ned toucha le bras de Fergus.

« Eh bien ? » dit-il.

Fergus ne répondit pas. Il était pâle. Un léger tremblement agitait sa lèvre.

« Eh bien, dit à son tour Randal, attendrez-vous que tout le monde soit sur le pont !... »

Fergus ne répondit point encore. Quelque chose d'étrange se passait en lui. Était-ce de la crainte ? Non. Mais César dut hésiter sans doute avant de franchir le Rubicon.

Fergus avait un poids sur le cœur. Lui, si ardent tout à l'heure, se sentait engourdi et glacé. Une serre d'airain étreignait sa conscience.

Le signal à donner était la mort d'un homme ; Fergus hésitait.

Fergus hésitait ; non point parce que, en ce suprême instant, son entreprise lui apparaissait plus gigantesque et plus folle qu'aux jours où, dans le silence, il en mesurait de loin les chances et les dangers ; non point parce que, après ce premier combat inégal et téméraire, il lui faudrait engager d'autres luttes plus inégales, plus téméraires encore. Ceci était un point arrêté en lui-même. Les dangers, il les connaissait ; les obstacles, il les avait comptés ; et son œil perçant n'était point de ceux que peut tromper la distance. Il se présentait au combat, armé d'un ferme et inflexible vouloir. Pour lui, point de surprise possible. Ce n'était point devant le Rubicon que Fergus hésitait.

Mais il fallait attaquer un homme par surprise ; tuer avant d'avoir provoqué. Son bras devenait de plomb. Sa nature était ainsi faite. On expliquerait à contre-sens son hésitation en disant : C'était le premier pas, et le premier pas coûte... Fergus, caractère immuable, était alors ce qu'il fut plus tard. Son esprit pouvait grandir, non point son cœur. Quinze ans de luttes sans merci ne devaient point flétrir cette

fleur de délicatesse, cet héroïque honneur qui entraînait, alliage étrange et adultère, dans ses actions les plus condamnables...

Randal, qui ne pouvait assurément comprendre ce scrupule, lui serra violemment le bras.

« O'Breane, avez-vous peur? demanda-t-il. »

— Non, répondit Fergus en cherchant enfin sous ses habits la crosse d'un pistolet, j'ai honte. »

En ce moment, les officiers de la corvette montèrent en masse par l'écouille, et se dirigèrent vers le groupe formé par Fergus et ses trois compagnons.

« Mettez ces hommes à fond de cale, dit le lieutenant Naper après les avoir examinés; nos écrivains en feront d'excellents matelots. »

Le sang revint aussitôt aux joues de Fergus qui se redressa et arma son pistolet. Il allait avoir à combattre et non plus à égorger.

« N'avancez pas, sur votre vie! » dit-il au second qui se dirigeait vers lui pour exécuter l'ordre de Naper.

Le jour, incertain encore, ne permit point au second de voir que Fergus était armé. Il continua de marcher sur lui le sabre levé.

« Ah! s'écria Fergus avec un enthousiaste éclat de joie et comme si ses compagnons eussent

pu comprendre sa pensée; ils ont toujours assez de perfidie et de lâcheté en réserve pour motiver l'attaque et faire regretter la pitié... A vous et à moi, Anglais! »

Le second de la corvette *la Cérés* tomba le front fracassé par une balle.

Mais il avait vu le geste de Fergus et avait eu le temps de frapper. Une ligne longue et profonde se dessina en rouge sur le front d'O'Breane, courant du sourcil à la naissance des cheveux, et son visage fut inondé de sang.

Un cri formidable répondit à la détonation du pistolet. C'était le signal. Les *vingt quinquaux* de chair humaine bondirent et se ruèrent comme des tigres sur l'équipage. Ce fut un élan furibond, irrésistible, contagieux. Le sang coula de toutes parts, et dès que le sang eut coulé, ces gens qu'on avait crus ivres d'alcool s'enivrèrent des chaudes vapeurs du carnage, de leurs propres clameurs, des détonations répétées de leurs armes, de l'épais parfum de la poudre, de tout ce qui est fièvre, rage, transport dans la mêlée.

On ne distinguait plus rien sur le pont. Le jour naissant reculait devant la fumée. Tout se confondait en un mouvement désordonné, incessant,

au-dessus duquel planait un concert d'imprécations confuses.

Il y avait là, certes, un vent de mort et de colère. Les plus froids saillaient hors de leur réserve. Smïth tuait, tuait, tuait et chantait des psaumes ; le roi Lear se battait comme un diable en déclamant des lambeaux de Shakspeare, et le nègre, dont les yeux flamboyaient comme les prunelles d'un chacal, se glissait, égorgeait, puis jetait par-dessus le fracas de la bataille le tonnant cri de guerre de sa race.

Maudlin Wolf, subissant l'entraînement commun, s'agitait à la place où on l'avait déposée, gesticulait, prise à la fois d'épouvante et de belliqueux élans. Tout son petit corps tremblait ; elle riait d'émotion et se tenait à quatre pour ne point s'élancer dans la mêlée. Enfin, la fièvre l'emporta : elle saisit un couteau oublié auprès d'elle, sautilla dans le sang, en poussant des cris aigus, brandit un instant son arme trop lourde, et disparut derrière le nuage de fumée qui entourait les combattants.

XIII

JURONS ASSORTIS.

En comptant les officiers, le nombre des marins anglais attaqués sur le pont de la corvette *la Cérés* était double à peu près de celui des assaillants ; mais la moitié d'entre eux, pour le moins, était sans armes. Cependant, la première surprise passée, ils se défendirent vigoureusement.

Le lieutenant Naper, qui était monté dans l'intention de commander l'appareillage, avait

à la main son *speaking-trumpet* (1); il s'élança dès l'abord vers la grande écouteille et jeta dans les batteries le cri de : « Tout le monde sur le pont ! »

Mais ce cri lui-même donna l'éveil aux assaillants qui étaient en ce moment les plus forts. Profitant de leur premier élan, ils rompirent la ligne des marins du roi et parvinrent à fermer les écouteilles.

Dès lors tout espoir de secours était enlevé aux Anglais, qui firent retraite et se formèrent sur le gaillard d'avant, au pied du mât de misaine.

« Rendez-vous ! » cria Fergus, dont la valeur calme et brillante contrastait grandement avec la frénésie de ses compagnons.

Les Anglais répondirent par des injures. Fergus cria : « En avant ! » et s'élança le premier. La mêlée recommença, mais non plus bruyante comme la première fois. Les deux troupes avaient épuisé leurs munitions. On se battait maintenant corps à corps et en silence. Le seul bruit qui se fit entendre encore sur le pont était le grincement de l'acier contre l'acier et la voix aiguë de Maudlin Wolf qui, fatiguée et hors d'haleine, excitait sans cesse les combattants.

(1) Trompette parlante, porte-voix.

L'avantage restait aux assaillants. Bientôt le lieutenant Naper tomba, blessé à mort par Fergus.

Ce qui restait d'Anglais mit aussitôt bas les armes.

On vit alors quelque chose d'étrange et de grotesque, la farce ridicule après le drame lugubre. Un matelot anglais, qui n'avait pu se joindre à temps au gros de ses compagnons, et s'en trouvait séparé par la ligne des vainqueurs, courait le long du plat-bord avec une extrême vitesse, à laquelle aidait la longueur réellement inusitée de ses jambes, minces outre mesure et sans courbe aucune à l'endroit du mollet. Le nègre chauve Absalon lui appuyait une chasse très-active, courant pour le moins aussi vite que lui et le menaçant du coutelas qui avait dépecé le kangaroo. Ce n'était pas tout. Maudlin Wolf, piétinant dans le sang qui couvrait le pont, courait les cheveux au vent, excitant le nègre de la voix et du geste, et ne figurant pas mal le rôle que jouerait dans une chasse à courre un malheureux roquet qui ne pourrait suivre le galop des chevaux.

Ces trois personnages étaient si occupés, l'un à fuir, les autres à le poursuivre, qu'ils ne s'aperçurent en aucune façon de la cessation des

hostilités. Ils couraient, ils couraient, le nègre brandissant son couteau, la reine Mab jappant et le matelot exécutant une foule de passes habiles pour éviter ses acharnés persécuteurs.

Et, tout en fuyant, le matelot disait d'une voix grave, entrecoupée pourtant par la perte périodique de son souffle :

« Je suis des vôtres, Dieu me damne, nègre stupide, honnête garçon que vous devez être ! Je... je suis, triple blasphème ! un homme de *la Famille*, madame, virago maudite !... Écoutez, moricaud, Satan et sa queue !... Et du diable si je devrais parler de Satan, car je crois que vous êtes Satan en personne, mon digne camarade !... Je fais serment, trou de l'enfer ! de ne plus jurer par Satan... écoutez !

— Courage, Absalon ! courage ! criait Maudlin épuisée.

— Tonnerre du ciel ! reprenait le matelot qui sentait le nègre sur ses talons ; je vous dis que je suis un homme de *la Famille*, misère et damnation éternelle !... Moricaud, animal sans raison, mon camarade, n'écoutez pas cette furie maudite, qui est sans doute une excellente dame dans ses bons moments... Oh !... oh !... Dieu me punisse !... je n'en puis plus... oh ! oh !

— Nous le tenons ! nous le tenons ! dit Maudlin.

Le matelot fit encore quelques pas et tomba tout de son long en murmurant dévotement :

« Je recommande mon âme à Dieu, trou de l'enfer !... car je suis un homme mort, que je sois damné sans miséricorde ! »

Le nègre, lancé à fond de train, vint heurter du pied les longues jambes du matelot et tomba quelques pas plus loin. Maudlin se laissa choir à l'endroit où elle était en criant victoire.

Par bonheur pour l'honnête Paddy O'Chrane, il était tombé tout près de Randal Grahame qui le reconnut sur-le-champ à l'invocation pieuse qu'il lançait en mourant vers le ciel. Randal le protégea contre le nègre qui s'était relevé furieux et n'en voulait point démordre.

Paddy haletait et enfilait des myriades de blasphèmes inouis d'une voix plaintive et défaillante.

« Merci, monsieur... Du diable si votre nom me revient ! dit-il ensuite en adressant à Randal un regard de cordiale reconnaissance ; il y avait tant de coquins sur *le Cumberland*, triple misère !... Mais je me souviens très-bien d'avoir vu là votre figure blême, éternelle damnation !

vos yeux sans sourcils , que le diable nous emporte !... Qu'il emporte surtout au fin fond de l'enfer ce nègre à tête rase et cette mégère de deux pieds et demi !... et vos cheveux couleur d'acajou , monsieur. Je me souviens de tout cela , Dieu me foudroie ! »

Randal était retourné aux côtés de Fergus.

« Oh ! oh ! murmura Paddy en reconnaissant ce dernier , voilà celui qui était malade , ou que je sois enterré tout vif entre le moricaud et la petite furie !... L'autre était son voisin de gauche , griffes de Satan !... un déterminé coquin , que j'ai vu recevoir cinquante coups de corde sans broncher... Mille misères ! les voilà qui foulent aux pieds le pavillon d'Angleterre ! Ah ! les scélérats éhontés , ce sont de dignes cœurs ! »

Fergus venait en effet de couper la drisse qui suspendait le pavillon à la corne d'artimon , et les couleurs d'Angleterre étaient tombées à ses pieds. Sa physionomie , à cette heure du premier triomphe , était calme et recueillie. L'éclair de ses espoirs intimes rayonnait autour de son front , resplendissant de jeunesse et de beauté.

Il mit le pied sur l'écusson écartelé du royaume-uni , jeta au loin , dans le vide , un implacable regard de défi , et murmura des paroles qui

n'arrivèrent point aux oreilles de ses compagnons.

Puis , tranchant à l'aide de son poignard le troisième quartier des armes d'Angleterre ; où la harpe d'or de l'Irlande se dresse sur champ d'azur , il le serra dans son sein et trempa le reste dans le sang , jusqu'à teindre en rouge le drapeau tout entier.

Cela fait , il hissa lui-même à la corne cet étendard nouveau au milieu des hourras frénétiques des vainqueurs.

Il faisait grand jour , et le pont , couvert de cadavres , étalait ses horreurs aux vifs rayons du soleil levant. Les déportés , presque tous blessés , n'avaient perdu qu'un seul des leurs , et compensaient cette mort unique par l'acquisition heureuse du long matelot Paddy O'Chrane , lequel avait salué le drapeau rouge d'un juron à compartiments , si artistement combiné , que Paulus Waterfield lui avait incontinent broyé la main , en signe de sympathie.

Environ trente matelots anglais étaient garrottés sur le gaillard d'avant.

Cependant , la situation des vainqueurs n'avait rien de bien rassurant. Ils étaient maîtres du poste , mais sous leurs pieds , dans les batteries ,

cent cinquante hommes restaient, cent cinquante ennemis frais, dispos et supérieurement armés.

Évidemment la besogne n'était que commencée.

Fergus appela tous ses hommes autour du grand mât, et il se tint là une sorte de conseil. Les avis furent unanimes sur un point, savoir qu'il fallait s'emparer de la corvette. Comment ? Ici les orateurs furent beaucoup moins explicites. Paulus dit qu'il n'y avait qu'à ouvrir l'écoutille et à faire son devoir ; Smith récita un texte du livre de Job, et Randal proposa de menacer les gens de la cale de saborder le navire à l'extérieur.

« Et ils vous menaceront, répliqua le vieux Ned, de mettre le feu à la soute aux poudres !... Nous sommes à deux de jeu, voyez-vous... Mais notre capitaine (il s'inclina devant Fergus) prétendait, si j'ai bonne mémoire, avoir des intelligences sur la *Cérés*.

— C'est vrai, » dit Waterfield.

Fergus rougit ; mais le conseil n'eut pas le temps de s'en apercevoir.

« Tonnerre du ciel ! s'écria Paddy, le digne gentleman avait raison, ou que Dieu nous punisse ! de prétendre cela, vils coquins que vous

êtes, ou plutôt, tempêtes ! honorables et bons compagnons... car vous êtes de bons compagnons, je pense, sauf le nègre sans laine et la petite virago... m'est-il permis de parler ? »

Fergus fit un signe d'affirmation.

« Eh bien ! trou de l'enfer ! voici le fait, reprit le long matelot en gesticulant avec lenteur et à contre-sens ; je suis Paddy O'Chrane, il faut que vous le sachiez, dussé-je être étranglé par la femelle de Satan... et j'ai manqué de l'être, feu éternel !... Paddy O'Chrane de Tipperary en Irlande, de l'autre côté du canal, je le jure sur ma part du paradis, cornes du diable ! J'aurais pu m'enrôler facilement dans les horse-guards, vu ma taille, tempêtes ! qui est de six pieds passés sans semelle, soyez tous réprouvés et moi de même !... Mais j'ai mieux aimé vivre en chrétien, triple blasphème ! que de m'engraisser du bœuf du roi comme un fainéant... »

— Où veut en venir ce drôle ? grommela le roi Lear.

— Drôle vous-même, vieux Ned, peste incorrigible ! continua Paddy imperturbablement ; je vous connais bien, excellent vieillard... je vous ai donné, il y a trois ans, vingt-cinq coups d'étrivières sur le pont du *Cumberland*, Dieu puisse-

t-il nous damner ! qui est en rade de Weymouth, tempêtes ! et d'où l'on m'a fait monter sur cette corvette d'enfer, Satan et ses griffes ! où je viens de l'échapper belle, un millier de damnations !

— Mon ami, ne pourriez-vous faire trêve à vos blasphèmes ? demanda doucement Smith. Le livre a dit...

— Quel livre ? mort de mes os !... J'ai demandé la permission de parler, je pense...

— Approchez ! » interrompit Fergus.

Le cercle s'ouvrit et le matelot fut introduit au centre de l'assemblée. Cet honneur le flatta évidemment, car il redressa sa longue taille et se campa sur la hanche d'un air à la fois vaniteux et ingénu qui allait merveilleusement à son honnête physionomie.

« Tâchez de répondre brièvement, lui dit Fergus : y a-t-il sur ce navire d'autres matelots que vous enrôlés de force ?

— Quant à répondre brièvement, tonnerre du ciel ! commença Paddy, je suppose... »

Fergus frappa du pied. Paddy O'Chrane tourna les yeux vers lui et perdit comme par enchantement sa prolixie assurance.

« Oh ! gentleman, balbutia-t-il, je répondrai de mon mieux à Votre Honneur... Tempêtes ! je

n'ai jamais vu de regard pareil... Il y a sur la corvette quatre hommes, *pressés* comme moi sur le *Cumberland*... Ce n'est pas grand'chose... mais j'en connais bien une cinquantaine qui danseraient une gigue du meilleur de leur cœur autour de votre drapeau rouge... Et, tenez, ajouta-t-il vivement en se tournant vers l'avant où étaient garrottés les Anglais, il n'y a pas besoin de chercher bien loin pour en trouver quelqu'un... Tenez ! que Dieu nous damne tous... à l'exception de Votre Honneur... voici Sam, le maître d'équipage, que je vous recommande comme le plus incurable de tous les mécréants, le bon garçon ! et Gibby aussi, misères !... et encore Blunt le Manchot, un cent de sorcières !... attendez ! »

Paddy arracha vivement des mains du tueur de bœufs étonné la hache qui lui avait servi dans le combat, et marcha vers la grande écouteille à longues enjambées. Chemin faisant, il ramassa le porte-voix du malheureux lieutenant Naper.

Les déportés crurent qu'il allait ouvrir l'écouteille et s'élançèrent pour le prévenir ; mais Fergus les retint.

« Laissez-le faire, » dit-il.

Il avait déjà pris sur chacun assez d'empire

pour que cet ordre fût exécuté sans murmures.

« Oui, oui, Lucifer et sa marmite ! laissez-moi faire, répéta Paddy qui donna un coup de hache bien appliqué sur le coin du grand panneau ; vous allez voir ! »

Il assena un second coup, puis un troisième. La cornière de l'épais madrier vola en éclats et ouvrit un trou large comme les deux mains. Paddy mit dans ce trou le pavillon de son porte-voix et s'agenouilla pour manœuvrer plus à l'aise.

« Je vais leur parler raison, Votre Honneur, à tous ces gentlemen, dit-il en clignant de l'œil ; le diable peut nous rôtir ! »

Il emboucha le porte-voix et cria de toute sa force :

« Nous sommes tous massacrés jusqu'au dernier ici-dessus, que je monte sur l'échafaud ! Ces coquins enragés, d'honnêtes seigneurs, Dieu nous damne ! que diable ! sont maîtres du pont depuis le guindeau jusqu'à l'habitacle... Tempêtes ! comment voulez-vous résister à deux cents brigands dont le plus petit a la tête au-dessus de moi ? »

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton d'épouvante à la fois si emphatique et si

naturel que le roi Lear applaudit d'instinct, tandis que les autres éclataient de rire.

Paddy ôta sa bouche du porte-voix.

« Un peu de silence ! grommela-t-il avec mauvaise humeur ; si vous n'êtes pas aussi grand que moi, tonnerre du ciel ! vous êtes plus gros, que nous ayons tous affaire au bourreau !... En tout cas, le conte vaut quelque chose, et je pense qu'on me fera second maître, pour le moins.

— Je m'en rends caution ! » s'écria le vieux Ned.

Paddy emboucha de nouveau son porte-voix :

« Les deux cents bandits parlent de mettre le feu au bâtiment si vous ne vous rendez pas tout de suite, écoutez bien cela, par le nom de Belzébuth !... Et ils le feraient comme ils le disent, car ce sont de braves gentlemen, incapables de mentir... Prenez le porte-voix de combat que j'ai fourbi moi-même avant-hier... Il est dans la cabine du lieutenant Naper... Pauvre lieutenant ! triple blasphème ! il a la tête fendue jusqu'au menton, que le diable l'emporte !... Prenez le porte-voix, ouvrez un sabord et criez : Quartier, Dieu nous damne ! »

Paddy se tut. Presque aussitôt après, un sabord s'ouvrit et le porte-voix résonna.

« Sont-ce des Français qui sont à bord? demandait-on d'en bas.

— Du diable! répliqua Paddy; fi donc!... ce sont des forbans comme vous et moi, Satan et ses griffes!... Deux cents beaux garçons, misères! qui sont affreux à faire envie au démon... Puisse-t-il nous griller tous tant que nous sommes!

— Nous promet-on la vie sauve? dit la voix du sabord.

— Si vous vous dépêchez, damnation! damnation pour les autres et pour moi, que diable! on vous traitera en amis... sinon tempêtes!...

— Nous nous rendons; ouvrez l'écoutille, » dit la voix.

Paddy voulut se relever. Fergus l'arrêta.

Bien qu'il fût naturel de penser que les pauvres diables bloqués dans les batteries, sans chefs pour les encourager à la défense, et se croyant d'ailleurs en face d'une force supérieure et victorieuse, ne demandaient pas mieux qu'à se rendre tout de bon, néanmoins le petit nombre réel des assaillants nécessitait une extrême prudence.

« Annoncez-leur, dit Fergus, que vingt mousquets sont braqués sur l'ouverture de l'écoutille, qu'ils aient à se présenter sans armes

et deux à deux. Ajoutez qu'au moindre signe de résistance des grenades seront lancées dans la batterie.

Paddy répéta docilement cet ordre, en le ponctuant à l'aide d'un choix très-heureux de ses blasphèmes favoris.

Les déportés, le coutelas à la main, se rangèrent autour de l'écoutille qui fut ouverte, et se tinrent à portée, sans cependant s'approcher assez près de l'ouverture pour que les marins pussent voir d'en bas leur petit nombre et le genre de leurs armes.

Les deux premiers Anglais parurent à l'écoutille et furent liés en un clin d'œil.

« A deux autres! » cria Paddy dans son porte-voix.

Deux autres marins vinrent à l'appel et subirent le même traitement.

Ces hommes arrivaient terrifiés à l'ouverture. Ils étaient accueillis par le mot: « Silence! » et ils n'avaient garde de désobéir en voyant sur leur poitrine la lame affilée d'un couteau. Pas un seul d'entre eux ne cria.

Lorsque les derniers couples furent garrottés comme les autres, il se trouva sur le pont de la corvette *la Cérés* cent quatre-vingts marins au-

glais gardés par une trentaine de proscrits dont la plupart étaient la veille les valets de quelque scélérat réhabilité par son gain, bien ou mal acquis.

C'était quelque chose d'étrange que de voir la figure piteuse et désappointée de ces hommes, vaincus par une ruse grossière et d'une simplicité presque puérile. Ils comptaient avec dépit leurs vainqueurs, cherchaient en vain ces mousquets, ces terribles grenades, et maudissaient le bon Paddy O'Chrane de tout leur cœur.

Ils avaient tort. En tout ceci, le long matelot, bien qu'il fût fort éloigné d'avoir les formes charnues et rondelettes que les peintres de tous les pays sont convenus de donner aux anges, parce que les anges sont des créatures immatérielles, avait joué le rôle de ces célestes messagers de miséricorde. Grâce à lui, le sang déjà séché de la première mêlée ne s'était point couvert d'une nouvelle couche plus épaisse ; il avait clos le carnage et sauvé la vie à bien des sujets du roi ; il méritait une couronne civique.

Car le choc eût été meurtrier, ardent, terrible, entre la troupe de Fergus et les Anglais pourchassés dans leur retraite. Fergus aurait vaincu ; il devait vaincre en des luttes plus inégales en-

core. Mais combien serait-il resté d'hommes vivants après la bataille sur le pont de la corvette *la Cérés* ? Et combien de cadavres ?

Certes, ce matelot long de six pieds montrait une ambition fort courte en taxant lui-même ses services à un modeste emploi de second maître. Mais tel était le caractère de l'excellent et vertueux Paddy O'Chrane. Toute sa vie, faute de se faire valoir, il devait rester dans une position secondaire, et végéter dans la médiocrité, bien qu'il marchât dans une voie où les richesses abondent...

Fergus, lui, pendant toute la dernière partie de cette scène, s'était tenu à l'écart. Son ardeur était tombée. Le rôle qu'il eût pu jouer n'était plus à sa taille. Lorsque les prisonniers furent tous rangés le long des bastingages, il fit le tour du navire et vint se replacer au pied du grand mât.

« Nous ne sommes plus d'aucun pays, dit-il en étendant le doigt vers le rouge pavillon dont la brise développait les plis humides encore et alourdis : ce drapeau est le signal de la guerre contre tous... Nous combattons pour de l'or, parce que l'or vous donnera des jouissances à vous, à moi des armes pour une autre bataille...

Je promets à quiconque restera près de moi de le faire riche ou mort... riche du bien de tous ceux qui croiseront notre route... Anglais, y a-t-il parmi vous quelqu'un qui veuille partager notre fortune? »

Il se fit un frémissement dans le rang des prisonniers.

« Oui, tempêtes ! il y en a, voulut commencer Paddy ; je veux être cuit à petit feu si ces avides coquins...

— Silence ! interrompit Fergus ; déliez les cordes qui retiennent les jambes de ces hommes. »

On obéit. Les prisonniers se levèrent, empêchés seulement désormais par leurs mains liées derrière le dos.

« Choisissez, reprit Fergus, entre une vie libre sous un chef de votre choix et l'abrutissant esclavage sous lequel vous fléchissiez hier ; choisissez entre la fortune et l'indigence... Que ceux qui veulent suivre notre sort fassent un pas en avant. »

Il y eut un instant d'hésitation. Sam, le maître d'équipage, s'ébranla le premier. D'autres le suivirent. Au bout d'une minute, la troupe des prisonniers était partagée par moitié.

« Préparez la chaloupe et le canot, » dit Fergus.

Soixante à quatre-vingts matelots y furent entassés avec un nombre suffisant de rameurs. Cela se fit rapidement et en silence. Ceux qui s'éloignaient avaient hâte d'en finir ; ceux qui restaient ne pouvaient vaincre un premier mouvement de honte.

La chaloupe et le canot firent aussitôt force de rames vers la pointe de Cow-Hill.

Lorsque les deux embarcations revinrent, il n'y avait plus de captifs à bord de *la Cérés*. Toutes les mains étaient libres et travaillaient. Maître Sam, l'ancien maître, tenait le porte-voix et commandait, en vieux marin, les manœuvres de l'appareillage.

Le soleil était encore bien bas sur l'horizon lorsque la corvette, couvrant ses vergues de toile, s'inclina gracieusement au souffle de la brise de terre. Les marins débarqués avaient eu le temps de gagner Sidney et d'y porter l'étrange nouvelle. Une foule immense se pressait sur les quais.

Au moment où *la Cérés*, sentant le vent, tournait en sens divers sa proue effilée, comme une rapide cavale des steppes du Nord, qui, indé-

cise de la direction à prendre , ouvre ses naseaux fumants à droite , à gauche , en avant , pour s'élançer bientôt et dévorer l'espace , l'équipage entier , sauf les canonniers , se réunit au pied du mât d'artimon.

Les gens de Sidney purent distinguer parfaitement un homme de riche taille qui saluait , en agitant son chapeau , le pavillon rouge éployé à la brise. Tous les marins se découvrirent à leur tour. Des flocons de fumée coururent autour des flancs balancés de la corvette.

L'écho mourant d'un triple hurra vint alors jusqu'aux oreilles des gens de Sidney , et fut suivi d'une bruyante salve d'artillerie.

Le soir , de la hauteur de South-Head , on apercevait à l'horizon un point blanchâtre semblable à un flocon d'écume. Ce pouvait être l'aile de neige d'un goéland ou d'un oiseau frégate.

Les soldats du poste de South-Head disaient que c'était la corvette *la Cérés*.

XIV

SUR LA MER.

Depuis un an il y avait dans la mer des Indes un mystérieux navire que nul croiseur n'avait pu approcher d'assez près pour le reconnaître. Il voguait sous tous pavillons. Tantôt on voyait au loin flotter à sa corne le lin sans tache du drapeau des rois de France , qui venaient de recouvrer , dans la personne de Louis de Bourbon , le légitime héritage de leurs aïeux ; tantôt le royal yacht montrait les seize pointes de ses doubles croix rouge et blanche , tranchant sur le canton

d'azur du grand pavillon d'Angleterre; d'autres fois c'étaient les trois couleurs hollandaises, le double écusson accolé d'Espagne, ou les étoiles d'argent des États-Unis d'Amérique, semées sur leur champ azuré.

Un petit brick de l'île de France, qui s'était trouvé dans ses eaux durant un ouragan, avait lu, à son couronnement de poupe, sous les sculptures d'un écusson effacé, le nom de *la Sournoise*.

Ce petit brick était le seul qui pût donner un renseignement pareil. Peut-être d'autres avaient-ils approché de plus près *la Sournoise*, mais ceux-là n'étaient point revenus au port.

La Sournoise avait une honnête et fière allure de croiseur. Sa coque élégante arrondissait gracieusement sa proue et ne présentait point ce museau des écumeurs de mer, fluet, pointu, allongé outre mesure; sa mâture haute, symétrique, élancée, n'avait point pourtant l'élévation exagérée que donnent ordinairement à leur gréement les pirates, dont toute la force est dans la vitesse de leur marche.

On ne sut d'abord que penser. Les Français prenaient la corvette *la Sournoise* pour un Anglais; les Anglais pensaient qu'elle sortait d'un

port de France. Les autres nations conjecturaient à l'avenant.

Puis un soupçon vint à la fois à tout le monde.

La Sournoise était un forban.

Il y avait dans cette opinion beaucoup de vrai. *La Sournoise* était un forban en effet, mais c'était aussi un navire de guerre, un beau croiseur, le plus charmant navire peut-être qui fût sorti jamais des chantiers de Sa Majesté britannique.

C'était la corvette *la Cérés*, déguisée, grmée, si l'on peut parler ainsi, à laquelle ses nouveaux propriétaires avaient mis un masque et donné un nom de leur choix.

Il y avait environ dix-huit mois que Fergus O'Breane avait quitté, vainqueur, la rade de Sidney. Depuis lors, il avait mené constamment une vie de travaux et d'aventures. Cette faculté latente de séduction, nous dirions presque d'asservissement, que déjà nous avons signalée en lui, n'avait point tardé longtemps à agir sur l'équipage hétérogène de la corvette conquise. Au bout de quelques mois, il exerçait à son bord une sorte de pouvoir divin et au-dessus de tout contrôle. Il y avait pourtant là d'indomptables natures: le tueur de bœufs Paulus Waterfield; Smith, dont le caractère froid et nuancé d'hypo-

crisie n'en était pas pour cela moins énergique ; le roi Lear enfin , vieux soldat , blanchi dans une guerre sans fin contre la société , menant le crime gaiement , sceptique , beau diseur , et conservant quelque chose de la vive effronterie des coulisses , malgré tout le sang qui pesait sur sa conscience.

Quant à Randal Grahame , depuis longtemps déjà il était à Fergus.

Mais , à part ces hardis scélérats , venus de Sidney , il y avait à bord de *la Sournoise* des marins , et l'on sait que les gens de mer n'accordent leur confiance , ceci absolument et sans exception , qu'à des marins valant mieux et sachant plus qu'eux-mêmes. L'homme , pour eux , n'est grand et respectable que s'il sait commander une manœuvre difficile et tenir comme il faut le porte-voix durant une tempête. Ils ne sortent pas de-là. La lisse de leur navire trace autour d'eux un cercle fatal , au delà duquel rien n'existe , hormis des choses ridicules à leur point de vue , inutiles ou méprisables.

Or , Fergus n'était pas marin.

Quant à la manœuvre , il restait , sur son propre navire , en dehors de la hiérarchie active , et ne reprenait la première place qu'aux heures de combat.

C'était là une condition anormale , inouïe et singulièrement défavorable. Pour un matelot , le moindre maître d'équipage , sachant passablement la routine de son métier , est fort au-dessus d'un homme de génie incapable de faire une épissure ou de chanter au cabestan : qu'on juge ce que doit être ce même homme de génie pour un maître d'équipage.

Nonobstant cela , matelots , maîtres et officiers improvisés se ployèrent complètement à la volonté de Fergus. Ce fut d'abord , il est vrai , à contre-cœur et de mauvaise grâce ; mais peu à peu le dévouement se mit de la partie. Puis , comme les marins n'ont point coutume de faire les choses à demi , ce fut de la part de tous une affection respectueuse et sans bornes.

Paddy O'Chrane , passé second maître en récompense de sa belle conduite le jour du combat en rade de Sidney , exprimait à sa manière l'admiration de l'équipage , autant que ce sentiment pouvait être exprimé.

« Voyez-vous , Absalon , misérable chauve , disait-il au nègre devenu son collègue et son ami , vous pouvez le répéter à qui bon vous semblera , je renie Dieu !... Son Honneur n'est pas un matelot , Absalon , que diable !... mais , pelé que

vous êtes, je m'entends, soyons damnés tous les deux ! »

D'autres mois s'écoulèrent. *La Sournoise*, désormâis signalée au commerce et aux croiseurs, vit les obstacles redoubler autour d'elle, et ne dut bien souvent son salut qu'au sang-froid de maître Sam et à la rapidité incomparable de sa marche.

Il nous faudrait la plume d'or de Smollett ou le pinceau du grand romancier américain Fenimore Cooper pour retracer la vie de combats, de périls, de pillage, qu'on menait à bord de la corvette *la Sournoise*; mais, nous fût-il donné de porter l'un ou l'autre des noms illustres que nous venons de citer, nous devrions nous abstenir, sous peine de voir notre titre accusé de mensonge. La nécessité qui nous a entraîné loin de Londres, notre centre, ne suffirait point à excuser une complaisante peinture de la vie d'un pirate, et pour avoir le droit de rester plus longtemps à bord de *la Sournoise*, il nous faudrait l'amarrer sous London-Bridge, ce qui présenterait de sérieuses difficultés.

Nous nous bornerons, en conséquence, à certains faits qu'il est important de signaler pour l'intelligence de notre histoire.

Fergus O'Breane ne s'était pas fait pirate pour être pirate. Il avait autre chose en tête qu'un pillage plus ou moins abondant, et chacune de ses actions, durant les quatre années qu'il courut les mers, fut une pierre ajoutée au gigantesque édifice dont il s'était constitué l'architecte.

Il va sans dire, d'abord, que ses attaques s'adressaient constamment de préférence aux navires anglais. *La Sournoise* pilla, coula ou fit sauter plus de bâtiments de la compagnie des Indes, à elle seule, que tous les corsaires français ensemble.

Ce n'était là qu'un détail, moins qu'un détail, un hors-d'œuvre, car, si la compagnie des Indes devait être attaquée dans le plan de Fergus, c'était par d'autres moyens plus efficaces encore, et qui saperaient par sa base l'existence de cette mercantile puissance, l'un des plus solides appuis de l'Angleterre.

Fergus mit à profit ses croisières dans l'océan Indien pour visiter tout le littoral. Laissant à Randal Grahame le commandement de la corvette, il passait souvent à bord d'une prise, et faisait de longues excursions dans le golfe du Bengale, dans les mers de la Chine ou de l'Arabie.

Il avait les papiers de bord et se faisait aisément reconnaître, soit pour un capitaine marchand, soit pour un négociant faisant le commerce par lui-même.

De cette façon il inspecta l'un après l'autre et patiemment tous les comptoirs de la Compagnie, et pénétra même dans l'intérieur des terres chaque fois qu'un établissement important y appelait son examen. Ses études préliminaires lui avaient fait soupçonner de nombreux germes de dissolution; ces germes, il les toucha au doigt, et put ajouter une batterie nouvelle à son plan de bataille.

En Chine, il vit, ce qu'on soupçonnait à peine en Europe, d'innombrables vaisseaux de la Compagnie, chargés d'opium, jeter des cargaisons entières de ce poison sur les côtes. Il sut que cet odieux trafic ne rapportait pas, moins de quatre millions sterling (cent millions) à l'Angleterre. C'était là encore une arme à tourner contre l'ennemi.

Aux embouchures de l'Indus enfin, il constata une sourde fermentation parmi les peuplades asservies, et devina quelle explosion produirait l'approche de la moindre étincelle dans ces contrées où des centaines de petits princes,

brutalement dépossédés, se cachaient ou rongeaient leur frein au service des vainqueurs.

Puis il regagnait *la Sournoise*, afin de ne point perdre, par de trop longues absences, l'empire qu'il exerçait sur ces hommes énergiques et désormais dévoués dont il comptait faire les instruments de sa colère.

Car sa colère avait grandi, loin de s'apaiser, et grandissait sans cesse. Partout, sur son chemin, il rencontrait l'Angleterre, avide, envahissante, perfide, abusant de sa force et cherchant de l'or dans le sang ou dans la sueur des peuples.

Partout ! pas un pouce de rivage sur ces mers immenses où le nom anglais ne fût connu, redouté, abhorré ! Partout le commerce de la Grande-Bretagne était venu, appuyé de canons, imposer ses transactions déloyales.

Il semblait que cette partie du globe, ayant démerité du ciel, eût été livrée à la main rapace de l'insatiable Angleterre. Partout, cette main avait laissé son empreinte : de la misère, des larmes, des ruines.

Fergus contemplait avec joie ces ravages innombrables, ces griefs inouis, que Dieu seul pourra nombrer et punir. Chez lui, l'allégresse

étouffait la pitié, car il se réjouissait à voir sa haine si puissamment justifiée, à sentir le tres-sailement muet de cinquante millions de cœurs opprimés répondre au cri de sa vengeance.

En quittant les mers de l'Inde, il ne fit que changer de théâtre, pour retrouver à des intervalles plus éloignés les mêmes haines comprimées encore, mais prêtes à éclater. Au Cap, les *boers* hollandais; en Amérique, les deux Canada tout entiers, gémissant sous une horrible oppression, et poussant déjà ces cris de détresse qui devaient trouver bientôt un efficace et noble écho au fond d'un cœur français.

Fergus s'aboucha avec les *boers*, parmi lesquels il recruta ses équipages, et passa plus d'un mois dans les deux Canada.

Ce fut en se rendant du Cap en Amérique qu'il toucha à Sainte-Hélène.

On sait avec quelle ombrageuse rigueur les agents britanniques gardaient ce roc aride qui devait être le tombeau du plus glorieux souverain de notre âge. Hudson Lowe, que les Français maudissent si bruyamment, n'était que le docile instrument de ses maîtres, et ce n'était pas sur un valet payé pour mal faire qu'eussent dû tomber les bavardes philippiques des poètes et orateurs

du continent. Hudson Lowe était le bras, à Londres ordonnait la tête, à Londres, d'où descendit naguère le noble yacht portant notre auguste souveraine qui allait recevoir sur la terre de France d'officialles protestations d'amour et de respect.

Il y avait avec notre reine des ministres du roi George, des ministres de 1816.

Et les cendres de l'empereur Napoléon dormaient, depuis deux ans, sous le dôme des Invalides.

Les peuples n'ont-ils plus de mémoire? ou les journaux de France mentaient-ils lorsqu'ils nous apportaient les pompeux détails du triomphe posthume décerné à leur empereur?...

A Sainte-Hélène, les Français, surtout en ces premières années, obtenaient bien difficilement la permission de rendre visite au captif impérial; mais il n'en était pas de même des Anglais. Fergus fut admis sous le nom d'un capitaine de vaisseau de la Compagnie dont il avait capturé le bâtiment.

Les rameurs de Fergus l'attendaient sous le môle. Il était parti le matin pour Longwood; le soleil était près de se coucher lorsqu'il revint. Pendant qu'il regagnait le navire à l'ancre dans

la baie, son visage respirait un enthousiasme grave et son œil gardait encore l'expression recueillie d'un austère et religieux respect.

Fergus avait passé quatre heures avec le vaincu de Waterloo, avec ce demi-dieu dont la taille prend déjà pour nous les colossales proportions des héros antiques; il avait vu ce géant, dompté par la Providence et non point par les hommes, ce grand monarque précipité de si haut et précipité si bas que le plus médiocre des capitaines européens, Arthur Wellesley, duc de Wellington, pouvait se faire peindre à cette heure en Achille et donner à Hector terrassé, dans son orgueil grotesquement stupide, les traits du captif de Sainte-Hélène!

Fergus avait puisé durant quatre heures aux trésors de l'intelligence la plus vaste, la plus lumineuse, la plus hardie, qui ait peut-être jamais ébloui le monde.

Il revenait plein encore de cette parole imposante et magnifique dans l'emphase de son lachisme; il revenait, restauré d'une force nouvelle; il revenait, grandi à ses propres yeux, et calme, et affermi dans son dessein. Que s'était-il passé entre l'obscur pirate et l'homme qui s'asseyait la veille sur le premier trône de l'univers?...

Aux questions empressées de son compagnon, Fergus répondait :

« Je l'ai vu!... »

.....

Par une matinée brumeuse des derniers jours de novembre, un beau brick de commerce, engagé dans le canal Saint-George, doubla la pointe nord de l'île de Man et mit le cap sur l'Écosse.

Le vent et la marée le poussaient rapidement vers le Solway, et le soleil montrait encore son disque rougi bien au-dessus de l'horizon, lorsque les ancres du brick allèrent chercher un point d'assise au fond de l'eau presque en face de Dumfries.

Les matelots se rangèrent sur le pont et mirent chapeau bas, pour faire place à deux hommes qui venaient de monter par l'écouille.

L'un de ces hommes était Fergus, l'autre Randal Grahame.

La chaloupe était à la mer et les attendait. Ils descendirent tous les deux, et aussitôt six rameurs commandés par Paddy O'Chrane firent force d'avirons vers la côte.

La chaloupe toucha terre. Fergus et Randal sautèrent sur la grève, à une demi-lieue au delà de Dumfries.

« Au revoir ! dit Fergus aux matelots ; nous nous retrouverons. »

Paddy ouvrit la bouche, mais aucun des jurons qu'il tenait en réserve pour les grandes circonstances ne lui parut propre à peindre son attendrissement ; c'est pourquoi il se contenta de soulever son chapeau en murmurant :

« Monsieur... Satan et sa femme !... que Dieu vous bénisse, soyons tous damnés ! »

Fergus fit un geste de la main. Paddy replaça son chapeau. La chaloupe s'éloigna.

Nos deux voyageurs s'engagèrent alors dans les terres. Ils étaient vêtus simplement et portaient leurs manteaux sur le bras. Pendant une heure environ ils marchèrent en silence, guidés par la connaissance parfaite que Randal semblait avoir du pays.

Après avoir suivi les mille sinuosités d'un petit sentier qui montait tortueusement de la grève au sommet d'une falaise escarpée, ils arrivèrent à un plateau nu, couvert seulement çà et là d'une végétation étique et brûlée par les vents du large. De cette hauteur, l'œil s'élançait à une distance énorme, dominant au loin la pleine mer à l'occident, et au sud, de l'autre côté du golfe, les côtes dentelées du comté de Cumberland.

La brise s'était levée et l'on voyait le brouillard chassé par un vent d'ouest vers la partie la plus étroite de l'entonnoir du Solway.

Fergus et Randal s'arrêtèrent.

A perte de vue, du côté de l'Irlande, le brick de commerce qui les avait amenés montrait ses hautes voiles rougies par les rayons obliques du soleil couchant.

Fergus passa la main sur son front. Son regard se teignit de mélancolie.

« Encore un peu nous ne le verrons plus, dit-il ; la toile est tombée sur le premier acte de notre drame... Quel sera le second?... Je crois le savoir, mais Dieu tout seul le sait... Voilà quatre ans que je travaille, Randal.

— Et depuis deux ans déjà, Fergus, vous êtes assez riche pour mener la vie d'un prince, répliqua Grahame ; assurément, à votre place, je prendrais du bon temps... j'irais à Londres... j'écraserais de mon luxe cet impertinent Godfrey de Lancaster...

— J'avais oublié Godfrey de Lancaster, dit Fergus.

— Oui... vous êtes comme cela, reprit Randal ; je sais de vos secrets tout juste ce que vous avez voulu m'en dire, et parfois, comme aujour-

d'hui, je découvre par hasard un tout petit coin du mystère de votre cœur... Je ne me plains pas. Peut-être votre secret tout entier serait-il trop lourd à porter... Je sais votre but... du moins, le but que vous vous proposiez il y a quatre ans.

— Il a pu changer, interrompit Fergus.

— Tant mieux !... mais gardez tout cela pour vous, O'Breane, et usez de moi comme si vous n'aviez rien à m'apprendre.

— Merci, » dit Fergus avec distraction.

Il regardait les côtes d'Angleterre, et son œil s'allumait insensiblement, jusqu'à devenir bientôt brûlant de haine et de menace.

« J'y viendrai !... murmura-t-il ; je mettrai quelque jour le pied sur ton sol maudit !... mais pas avant de t'avoir entourée d'ennemis et de pièges... J'ouvrirai patiemment la tranchée avant de donner l'assaut... mais que c'est long, mon Dieu ! et qu'il me tarde !... »

Randal le considérait avec une curieuse attention. Le visage de l'Écossais, dont le bas était maintenant caché par une barbe épaisse d'un rouge plus clair et à la fois plus ardent que ses cheveux, avait une expression malaisée à définir. La lumière, arrivant sans obstacle à sa prunelle bleue, que ne protégeait point l'ombrage

ordinaire des sourcils, y mettait un rayonnement particulier d'audace et de franchise ; mais, sous cette hardiesse, il y avait en ce moment de doute une sorte d'hésitation involontaire, naïvement indécise entre la sollicitude paternelle d'un vieux serviteur pour son jeune maître et le respect d'un soldat pour son chef.

« La route est longue, dit-il enfin en secouant sa préoccupation pour reprendre l'insouciance naturelle à son caractère ; nous avons sept ou huit milles à faire pour arriver à Sainte-Marie de Crewe. Si vous m'en croyez, nous nous mettrons en marche. »

Fergus tourna incontinent le dos à la mer et le voyage continua.

Le pays présentait cet aspect pittoresque et demi-sauvage des campagnes de l'Écosse. Le jour baissait rapidement, allongeant démesurément les ombres et donnant au paysage une physionomie de plus en plus sombre. Randal semblait se reconnaître parfaitement au milieu des mille routes qui se croisaient à chaque pas. Fergus le suivait, perdu dans ses pensées.

« Mais est-il possible, dit brusquement ce dernier, que personne ne connaisse l'existence de ces souterrains ?

— Des peuples ont vécu mille ans avant de découvrir la mine d'or qui gisait sous leurs pieds, répondit Randal. De mon temps, je puis vous affirmer que ces caves immenses étaient inconnues, et si, au lieu d'aller dans les montagnes, j'étais resté caché là, les juges de Glasgow n'auraient point eu la peine de m'envoyer sur les pontons... Elles ont deux issues qui défieraient l'œil du plus malin. La première donne dans le salon d'apparat du château de Crewe... un noble édifice, ma foi, mais qui tombe en ruine et que vous pourrez acheter pour une misère... La seconde s'ouvre ou plutôt se ferme dans la propre maison qu'habitait mon père et qu'il habite peut-être encore. Cette seconde issue est masquée par un pan de muraille tournant autour d'une poutre qui lui sert de gonds... A voir ce vieux mur, Fergus, les constables réunis des trois royaumes déclareraient que nul passage n'a pu exister là depuis des siècles... Les antiquaires d'Édimbourg, je vous dis la pure vérité, font remonter cette construction au temps d'Alfred le Grand.

— Et ces souterrains sont vastes ?

— Mon père s'y est perdu dix fois en les parcourant pour y chercher les trésors des abbés de Sainte-Marie... C'est grand comme Saint-James-Park.

— Mais votre père, Randal, ne peut-il avoir révélé leur existence ?

— Je vous dis que mon père y cherchait un trésor. »

La nuit était tout à fait noire. Nos voyageurs laissèrent sur leur droite la ville d'Annan, dont les lumières brillaient au loin à travers les branches dépouillées des arbres, et, quittant les sentiers où ils avaient marché jusqu'alors, ils s'engagèrent dans une route plus large et un peu mieux tracée, qui servait de grand chemin entre Carlisle et Glasgow. Nos lecteurs connaissent cette route pour y avoir suivi déjà la chaise de poste de Frank Perceval, conduite par Saunie l'aboyeur, la nuit où se passèrent ces événements étranges et terribles qui amenèrent la mort de la malheureuse Harriet.

Randal s'arrêta précisément à l'endroit où la chaise de poste de Frank se heurta contre un tronc d'arbre posé en travers du chemin.

« C'est ici, dit-il. La maison de mon père est de l'autre côté du bois. »

Deux minutes après, le bois était traversé, et ils apercevaient les lumières de la maison de Randal. A leur approche, un chien aboya fortement.

« Oh! oh! murmura l'Écossais, notre vieux Bill est mort, je pense; ce n'est pas la voix de Bill. »

Sa voix tremblait légèrement tandis qu'il parlait ainsi. Quelques pas seulement le séparaient de la maison; il les franchit d'un saut et mit sa main sur le loquet de la porte.

« La porte est fermée en dedans, dit-il. Mon père ne fermait jamais notre porte!... »

Il frappa. Une fenêtre s'ouvrit.

« Le vieux Randal Grabame? demanda l'Écossais d'une voix pleine d'émotion.

— Voilà deux ans qu'il est mort, » répondit-on.

La fenêtre se referma, Randal baissa la tête.

« J'aurais voulu le faire riche sur ses vieux jours, murmura-t-il; mais le voilà mort, et un étranger habite notre maison... Ah! me voilà seul au monde, Fergus, et plus à vous que jamais. »

Fergus lui serra la main en prononçant quelques paroles de consolation.

« Oui, oui, M. O'Breane, reprit Randal, nous devons tous mourir... mais j'aurais mieux fait de rester auprès de lui... Ah!... Et c'est Mac-Nab qui a notre maison!... Je l'ai bien reconnu... On dit que c'est un honnête homme, celui-là... Sa

fenêtre s'est fermée pourtant sans qu'il ait offert un gîte aux voyageurs.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit M. Mac-Nab? demanda Fergus.

— J'en suis sûr... et j'en serai plus sûr tout à l'heure, car il faut que je passe la nuit dans la maison de mon père et que je dise un bout de prière dans la chambre où il est mort... car il est mort! ajouta-t-il d'une voix où il y avait des sanglots contenus. Oui, oui... vous avez entendu cet homme? Il est mort il y a deux ans... Allons, Fergus, en marche! je vais vous conduire à la ferme de Leed, puisque vous voulez voir Mac-Farlane; et puis je reviendrai ici, où mon père est mort... Et je n'aurai pas besoin, voyez-vous, de demander l'hospitalité à ce Mac-Nab! »

Il tourna la maison et se prit à marcher à grands pas dans un taillis parsemé de ruines. Fergus le suivit. Au bout de dix minutes, ils longèrent la muraille d'un parc au milieu duquel s'élevait un vaste édifice que Fergus conjectura être le château de Crewe. Puis ils redescendirent le versant de la colline et arrivèrent à la ferme de Leed.

Randal la montra du doigt à Fergus et s'enfuit en courant.

La porte de la ferme était ouverte, Fergus entra.

Dans la salle commune, autour d'une table servie, une jeune femme et deux charmantes petites filles prenaient leur repas du soir. Sous le manteau de la cheminée se tenait un homme, la tête cachée entre ses deux mains. Au bruit que fit Fergus en entrant, cet homme se redressa et montra un visage pâli au milieu duquel se mouvaient deux yeux éteints et comme égarés.

Fergus s'avança vers la jeune femme, tandis que les deux petits anges rougissaient et souriaient dans leur effroi enfantin, et demanda M. Angus Mac-Farlane.

L'homme qui était sous le manteau de la cheminée se leva. Fergus ne se souvint point de l'avoir jamais vu.

XV

UNE RESSEMBLANCE.

La jeune femme à qui Fergus O'Breane s'était adressé en entrant dans la ferme de Leed était belle, mais portait sur son visage triste et doux des traces de souffrance. Quant aux deux enfants qui se tenaient à ses côtés, jamais têtes plus angéliques ne tombèrent du gracieux et naïf pinceau de Greuze. L'aînée avait trois ans, l'autre deux ans à peine. Elles souriaient et mettaient leurs jolies joues roses dans le sein de leur mère, épandant comme un suave rayon de joie parmi

le lugubre aspect de cette maison où semblait régner le deuil.

La jeune femme répondit à la question de Fergus en désignant son mari, qui se tenait à l'écart sous le manteau de la cheminée.

Fergus le considéra longtemps avec attention.

« Y a-t-il donc une autre personne qui porte le nom d'Angus Mac-Farlane ? » demanda-t-il.

La jeune femme baissa les yeux avec un pénible sourire. Son mari s'avança lentement vers Fergus.

« Il n'y a qu'un seul homme pour porter le nom que vous venez de prononcer, monsieur, dit-il d'une voix sombre, et c'est un de trop !... Ceux qui l'ont vu aux jours de son bonheur se retrouvent avec lui face à face et le méconnaissent... C'est qu'il a bien souffert !... Mac-Farlane, lui, reconnaît encore le visage de ses amis, mais il ne sait plus leur nom... Comment vous appelez-vous ? »

— Quoi ! murmura Fergus dans son irrésistible étonnement, vous seriez Angus Mac-Farlane ?... Mais, en effet... quoique vous soyez bien changé...

— Comment vous appelez-vous ? » répéta le fermier.

Fergus prononça son nom.

Les traits flétris d'Angus Mac-Farlane s'animent d'une sorte de joie.

« Soyez le bienvenu, O'Breane, dit-il en lui tendant la main ; femme, embrassez votre frère et le mien... enfants, fêtez l'ami de votre père !... Il faut nous réjouir !... il faut nous réjouir !... »

Mistress Mac-Farlane prit ses deux petites filles par la main et les amena devant Fergus.

« Clary, et vous, Anna, dit-elle doucement, baissez l'ami de votre père. »

Clary tendit son front en rougissant ; Anna sourit et s'enfuit.

« Réjouissons-nous ! répéta le fermier ; Amy ! n'y a-t-il plus de vin de France dans les caves de Leed ?... apportez du vin de France !... Que Duncan aille chercher mon frère Mac-Nab !... Il faut nous réjouir. »

Le ton d'Angus contrastait si étrangement avec ces joyeuses paroles qu'une larme se balançait aux paupières d'Amy, tandis qu'elle répondait :

« Vous aurez du vin de France, Mac-Farlane, et je vais envoyer Duncan chercher notre frère Mac-Nab. »

Fergus l'arrêta d'un geste.

« Angus, dit-il, vous savez que M. Mac-Nab ne m'aime pas.

— C'est vrai... Pourquoi cela?

— Parce qu'il protégeait Godfrey de Lan-
cester autrefois.

— White-Manor! s'écria le fermier qui chancela et tomba sur le siège qu'il venait de quitter, comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine, pourquoi me parle-t-on de White-Manor?... Sortez, Amy! Emmenez les enfants!... Ah! Fergus O'Breane, je suis aise de vous voir. Nous allons causer de White-Manor. »

Mistress Mac-Farlane se dirigea vers la porte avec Anna et Clary. Avant de s'éloigner de Fergus, elle lui dit à voix basse et avec un geste suppliant :

« Il s'est passé de douloureux événements, monsieur... Et Dieu a mis un voile sur l'esprit de Mac-Farlane... Ménagez-le, je vous en prie! »

Elle sortit. Fergus s'approcha du foyer et s'assit auprès de Mac-Farlane.

Angus, durant ces quatre années, avait vieilli de quinze ans. Son front s'était ridé. Sa franche et loyale physionomie avait revêtu une expres-

sion de sombre amertume, et les mèches bouclées qui s'échappaient de son bonnet de tartan se mélangeaient presque également de cheveux blonds et de ces fils funestes qui ont le brillant et la dureté du cristal.

Fergus le contempla un instant avec tristesse et compassion. Angus et lui s'étaient aimés autrefois d'instinct et comme on devient amoureux d'une femme. Ce sont ces amitiés-là qui restent, et qui, oubliées, renaissent toujours fortes et vives, parce qu'elles ont leur source ailleurs que dans l'estime, ailleurs que dans la convenance mutuelle des caractères et des sentiments, toutes choses raisonnées et par conséquent périssables, parce qu'elles ont leur source exclusivement dans le cœur.

Or le cœur ne change jamais lorsque les sens, ou l'intérêt, ou l'ambition, ces conseillers mauvais et perfides, ne lui soufflent pas l'inconscience.

Et O'Breane, ainsi que Mac-Farlane, était au-dessus de l'intérêt. Quant à l'ambition, Angus ne la connaissait point; Fergus avait une passion autre et plus forte.

« Je croyais vous retrouver heureux, Mac-Farlane, dit le nouveau venu après un silence.

— Je suis heureux de vous revoir, frère Fergus, répondit le fermier qui semblait avoir repris un peu de calme; je pleurai des larmes de colère, il y a quatre ans maintenant de cela, lorsque j'appris votre malheur... Fergus! mon noble frère Fergus accusé d'assassinat, condamné pour assassinat! Car je ne sus votre accusation qu'avec le verdict du jury... Et ce fut la faute de Mac-Nab, qui ne vous aimait pas... Embrassons-nous, O'Breane, et dites-moi que vous m'aimez comme autrefois.

— Je suis toujours votre frère, Mac-Farlane... et, dans le projet qui occupe ma vie, vous avez votre place et votre rôle... et vous êtes en ce monde le seul homme à qui je montrerai le fond de mon cœur. »

Angus passa la main sur son front.

« Des projets! murmura-t-il; je n'en ai point, mais j'épouserai les vôtres, mon frère... Oh! que vous êtes jeune et beau, Fergus!... Mary vous aimait bien... »

— Je n'osais vous parler de Mary, murmura O'Breane.

— Versez du vin! s'écria le fermier; où est le vin de France?... Tendez votre verre, ami, et buvez! »

Il s'était levé et avait mis un flacon débouché dans la main de Fergus.

Celui-ci trempa ses lèvres dans le verre, Angus l'acheva d'un trait et reprit :

« J'irai bientôt, moi aussi, à Botany-Bay.

— Pourquoi? demanda Fergus étonné.

— Parce que je tuerai le comte de White-Manor... Je ne sais où il se cache maintenant... je ne puis l'atteindre... Mais il reviendra, Fergus... J'avais tort de dire que je n'ai pas de projets : j'ai un projet. »

O'Breane garda le silence.

« Versez du vin! reprit encore Angus; nous sommes ici pour nous réjouir, par la mémoire de mon père!... Ah! Fergus, mon père vivait au temps où nous étions à Londres... et ma sœur était heureuse.

— Je vous prie, Mac-Farlane, dit Fergus, apprenez-moi tout ce qui touche la pauvre Mary... Je devine un malheur.

— Devinez dix malheurs, O'Breane!... Le bien de la famille nous a été enlevé par un procès inique... Mon père est mort... ma sœur... Combien de larmes une femme peut verser avant de mourir!

— Mary n'est-elle pas comtesse de White-Manor?

— Je le tuerai ! prononça Angus avec une explosion de haine, comme si ce nom eût eu le pouvoir de tendre soudainement en lui toutes les fibres de la vengeance et de la colère ; oui... Mary est comtesse de White-Manor... elle l'était du moins...

— Est-elle donc morte ? s'écria Fergus.

— Elle a un enfant, mon frère ; elle ne peut pas mourir.

— Mais, au nom de Dieu, qu'y a-t-il alors ?

— Buvez, Fergus ! dit Mac-Farlane avec un rire convulsif et amer ; je le tuerai... Mac-Nab avait agi pour le mieux, je pense. Il croyait faire le bonheur de la pauvre Mary... oui, oui, mon frère, Mary s'est appelée la comtesse de White-Manor, parce que Mac-Nab voulait qu'elle fût riche et heureuse... Buvez, O'Breane ; il faut que nous fétions votre retour... je ne sais si elle est riche, mais je sais bien qu'elle est malheureuse... Pauvre Mary !... voilà huit mois maintenant que je reçus une lettre d'elle... vous la lirez, O'Breane... moi, je ne puis plus la lire... je n'ai jamais rien aimé en ce monde autant que j'aimais Mary, mon frère, et c'est pour cela que je voulais la voir votre femme... Ah ! c'eût été un jour heureux que le jour de votre mariage ! »

Angus se leva et ouvrit une armoire où il prit un portefeuille. Parmi les papiers qui s'y trouvaient, il en choisit un amolli et froissé par de fréquents contacts. Il le déplia d'une main tremblante.

« L'aimez-vous encore, mon frère ? demanda-t-il brusquement.

— Je l'aimerai toujours, » répondit Fergus.

Fergus ne mentait point et ne se trompait pas. Durant les quatre années qui venaient de s'écouler, l'amour, dont la part devait être désormais si grande dans son existence, avait sommeillé en lui. C'est à peine si, çà et là, il avait noué en passant quelque une de ces passagères intrigues, romans d'un jour dont l'oubli déchire les pages parcourues, et qui ne laissent point de trace au cœur. Il n'y avait donc en lui aucun souvenir autre que celui de Mary. Plus tard, les souvenirs devaient abonder ; son cœur, donné sans réserve, repris sans remords, allait glisser mollement sur la pente fleurie de l'inconstance, laissant derrière soi les larmes, mais regardant en avant toujours et ne voyant là que des sourires. Son âme et ses sens allaient faire excès de délices, comme pour compenser les puissants labeurs et les fatigues fécondes de

son esprit. Il allait aimer partout, aimer beaucoup quoique vite, dompter sans efforts les résistances les plus fières, être heureux (dans le sens vulgaire du mot) assez pour remplir une longue page des seuls noms de ses maîtresses, et pousser si loin ses sensuelles débauches de cœur, que tout autre cœur que le sien en fût resté mort, usé, pétritié, blasé. Mais son cœur, à lui, parmi ces excès de bonheur, après ces folles gageures d'ardeurs prodiguées, d'amours jetées en largesses à toutes femmes dignes et indignes, devait rester neuf et fort, et tout plein de jeunes élans, et ne point perdre, aux mille frottements d'une vie d'aventures, les délicatesses exquisées de sa faculté de sentir.

Pour les hommes ainsi faits, le passé, rappelé aux heures de rêverie, a des joies incomparables et des voluptés que le plaisir présent ne sait point égaler. Leur mémoire est le ciel des musulmans. Là, dans la nuageuse atmosphère des extases, passent et sourient tour à tour les femmes autrefois aimées. Qu'elles sont belles ! combien sont doux et charmants les mots qu'elles murmurent à l'oreille ! Que de fierté dans ce maintien ! que d'abandon naïf dans cette pose !... Oh ! celle-ci sourit comme on ne vit jamais sou-

rire ! Cette autre baisse les yeux, mais est-ce assez du voile de ses longs cils pour cacher la passion qui brûle et languit dans sa noire prunelle ? Tout est beau, tout est ravissement et délices, tout, jusqu'à cette perle balancée, une larme, hélas ! qui se suspend aux paupières de la vierge vaincue...

Fergus ne se trompait point, en ce sens que, parmi ces souvenirs évoqués souvent, celui de Mary devait être toujours le premier, le plus aimé, le plus pur, le seul pur peut-être.

Mac-Farlane revint vers le foyer.

« Elle vous aimait bien, dit-il ; mais pourquoi parler de cela ?... Voici sa lettre... sa dernière lettre... Depuis je suis allé à Londres pour la chercher ; je ne l'ai point trouvée. »

Fergus prit la lettre qu'on lui présentait. En plusieurs endroits les caractères étaient à demi effacés par des larmes. Étaient-ce des larmes d'Angus ou des larmes de la comtesse de White-Manor ?

Voici ce que disait la lettre :

« Mon cher frère,

« Quand j'ai appris par votre dernier message que votre intention était de venir à Londres

pour me consoler, pour me protéger, mon cœur s'est élané vers vous avec reconnaissance et tendresse. Oh ! vous m'aimez, vous, Angus, et vous êtes tout seul ici-bas pour m'aimer. Je pense que je retrouverais un peu de joie à vivre près de vous, à vous voir bien souvent, à sentir autour de moi les murs chéris de la maison de notre père...

« Mais il m'est défendu d'espérer ce bonheur, mon frère.

« Le soir même de la réception de votre lettre, j'ai quitté la maison que j'habitais depuis trois mois. Je l'ai fait pour éviter votre présence. J'ai besoin de force, et si je vous voyais je deviendrais faible.

« Mon bon frère, je vous aime, vous le savez bien ; pardonnez-moi si je vous suis.

« Je suis sous le coup d'une menace affreuse et terrible... Ma pauvre enfant, Mac-Farlane, mon enfant bien aimée !... si vous saviez !... »

— Où en êtes-vous, O'Breane ? demanda Angus en ce moment. Vous souvenez-vous combien elle était gaie autrefois ?... J'ai son sourire devant les yeux... Cela fait bien du mal.

Il allongea ses deux mains sur ses genoux

et demeura l'œil fixe, la tête penchée sur son épaule...

Fergus poursuivit sa lecture.

« Si vous saviez, mon frère !... Vous êtes hardi et généreux ; vous voudriez me défendre, attaquer ces hommes qui me font si malheureuse... Angus, je vous connais, vous le voudriez... et ce serait un horrible malheur.

« J'aime mieux souffrir. Je suis heureuse de souffrir. L'idée qu'on tenterait de finir mon supplice me remplit d'angoisses... Ne vous fâchez pas contre moi, mon frère ; si je m'éloigne de vous, c'est pour ma fille.

« La vengeance de milord a été bien cruelle !... Vous savez qu'après la scène honteuse de Smithfields il m'a pris ma fille. Mais vous ne savez pas tout, Angus. Hélas ! c'est là un malheur qui ne se devine point.

« Ma fille, ma pauvre enfant chérie est entre les mains d'un scélérat sans foi ni cœur, qui l'élève loin du monde, d'un scélérat choisi peut-être pour jeter dans son âme d'ange des germes de honte et de corruption... »

« Pauvre Mary ! dit Fergus.

— Où en êtes-vous, O'Breane ?...

— Il faut partir, frère !... à tout prix, il le faut !...

— Je sais où vous en êtes ! murmura Angus en baissant la tête ; lisez encore...

« ... Ma fille est prisonnière, et son geôlier est un monstre d'avarice et de cynisme, qui raille impitoyablement mes larmes et lève sur moi un impôt périodique pour ne point frapper mon enfant... Moi, je reste à Londres, toujours à la charge de cet homme bienfaisant qui eut pitié de moi lorsque j'avais la corde au cou sur le marché de Smithfields... Mon frère, qui me connaît, n'aura point à ce sujet de pensées mauvaises.

« Je reste à Londres parce que je suis plus près de ma fille, parce qu'il me semble que je veille sur elle... Je ne la vois point, hélas ! cet homme prend mon or et me refuse impitoyablement la grâce d'embrasser mon enfant, ne fût-ce que durant son sommeil.

« Il obéit à milord mon mari...

« Je me cache, parce qu'il ne faut pas qu'un œil ami voie ma profonde détresse. Nul ne pourrait me voir, et vous moins que tout autre,

mon noble Angus, sans essayer de me secourir et de me venger.

« Me venger !... Oh ! savez-vous, Angus ? cet homme me l'a dit... et il le ferait, mon Dieu !... à la moindre tentative, il la tuerait... »

En écrivant ce dernier mot, qui était presque illisible, la main de la comtesse de White-Manor avait tremblé violemment.

« Mais ce sont là des craintes folles ! s'écria Fergus. Quel que soit cet homme et si profonde que puisse être sa perversité, pourquoi tuerait-il un enfant ?... D'ailleurs, on peut agir avec prudence... le prévenir...

— J'ai écrit tout cela, mon frère, et il y a six mois que Mary a dû recevoir ma lettre... Elle ne m'a pas répondu : ses craintes ont été plus fortes que la raison. »

Il y avait encore deux ou trois lignes. Fergus continua.

« Et puis, disait la pauvre femme, j'ai un espoir, un bien doux espoir, Mac-Farlane... Cet homme a mis auprès de ma fille un muet et une malheureuse créature, dont le cœur n'est point méchant... Un jour, peut-être, je parvien-

drai à la gagner, et alors il me sera permis d'entrer dans la chambre de Suky, de l'embrasser, de là serrer dans mes bras... Oh ! que de bonheur, que de bonheur, mon frère ! elle me sourira, croyant faire un doux rêve... N'est-ce pas que cet espoir suffit à excuser ma fuite?... n'est-ce pas que je serai alors la plus heureuse des mères?... »

Fergus ferma la lettre. Il y avait sur son noble visage une double expression de pitié tendre et de profonde indignation. Il leva les yeux sur Angus qui avait gardé la même posture, et qui, suivant d'instinct la lecture de ces lignes connues, avait deux grosses larmes sur la joue.

« Il faut la sauver, » dit Fergus.

Mac-Farlane secoua la tête. Ses larmes se séchèrent et son front se rida.

« Il faut la venger ! » répondit-il.

Puis il ajouta en laissant éclater sa voix :

« Cet homme qui la martyrise et qui tue son enfant, je sais son nom qu'elle ne veut point me dire... C'est White-Manor... White-Manor, par lui-même ou par un de ses suppôts... Buvez, O'Breane ! buvez, mon frère ! vous ne savez pas tout encore.

— En effet, dit Fergus, certains mots dans la lettre de notre malheureuse sœur n'ont point de signification pour moi... Elle parle de la scène honteuse de Smithfields. »

Angus était plus pâle qu'un mort.

« Vous voyez bien que ma main tremble trop pour verser le vin, murmura-t-il en essayant de sourire. A boire, mon frère ; j'ai soif... Ah ! ah ! vous voulez savoir ce qui se passa dans Smithfields?... Écoutez donc, par le nom de mon père ! Mais avant regardez le couteau qui doit tuer tôt ou tard Godfrey de Lancaster. »

Il ficha violemment dans le chêne épais de la table son long dirk écossais, dont la lame vibra longtemps et rendit une plainte.

« Écoutez ! reprit Angus. Il y a trois ans... deux ans et demi, les journaux racontèrent une évasion hardie, exécutée au dépôt de Botany-Bay... Votre nom était parmi ceux des fugitifs. Ma sœur devint enceinte. Deux mois après, les journaux encore annoncèrent que les évadés de Botany-Bay étaient à Londres depuis longtemps. Pour la seconde fois votre nom se trouvait dans leurs colonnes. Un bruit courut ; quelques-uns l'attribuèrent à Brian de Lancaster, le frère de Godfrey, qui est tout jeune, mais qui, déjà,

fait à son aîné une guerre sans merci. Ceux-là se trompaient : je connais l'honorable Brian, qui est un noble et généreux cœur... Toujours est-il que ce bruit rappelait vos fiançailles avec ma sœur, vos anciennes amours, et disait... Fergus, mon frère, sur votre honneur, combien y a-t-il de temps que vous êtes de retour en Angleterre?

— Douze heures, répondit Fergus.

— Ne voyez pas dans mes paroles, frère, poursuivit Angus avec hauteur, l'expression d'un soupçon indigne... Mary Mac-Farlane peut être malheureuse, et ne peut pas être coupable... Ce bruit disait que vous l'aviez revue... Et sa grossesse avançait... et White-Manor, le misérable, ouvrait avidement l'oreille à toutes ces calomnies... Il se repentait sans doute, lui, le pair opulent, d'avoir donné son nom à une pauvre fille... Voici ce qui arriva. Mary mit au jour un enfant. White-Manor se fit apporter le berceau dans son appartement et le considéra longtemps en silence. Puis on le vit parcourir à grands pas sa chambre en murmurant des paroles de menaces. Il trouvait que l'enfant vous ressemblait, O'Breane.

— A moi ! s'écria Fergus étonné.

— A vous... Mary vous avait tant aimé!... Quoi qu'il en soit de cette ressemblance, réelle ou imaginaire, les soupçons de Godfrey de Lancaster en acquirent une force terrible... Ceci se passait à White-Manor, dans le Northumberland, tout près d'ici... Mais il y avait bien longtemps que Godfrey nous avait éloignés, Mac-Nab et moi ; nous n'avions plus la permission de visiter notre sœur... Ah ! Fergus, Mac-Nab est un honnête cœur, bien qu'il ait contre vous des préventions condamnables ! Il s'est souvent repenti d'avoir prêté les mains à ce mariage... Mais que disais-je ? Quand je parle de tout cela ma pauvre tête se trouble et il fait nuit dans mon cerveau.

— La ressemblance..., dit Fergus.

— Oui, oui, interrompit Mac-Farlane ; je me souviens... La ressemblance ! Mac-Nab et moi, nous n'avions donc aucune idée de ce qui se passait à White-Manor... Godfrey ne mit pas le pied dans la chambre de sa femme tant qu'elle garda le lit... Il ne revit point l'enfant et défendit qu'on le montrât à sa mère.

« Au bout de quinze jours, Mary fit ses relevailles. Pauvre sœur ! Elle avait demandé bien des fois avec des larmes son enfant, et, ne le

voyant point venir, elle le croyait mort, sans doute... Mieux eût valu que l'enfant fût mort, en effet, O'Breane.

« Ce jour, Godfrey de Lancaster se rendit chez sa femme. Il était suivi de son âme damnée, un vil coquin du nom de Gilbert Paterson, qui portait un berceau entre ses bras. Mary faillit tomber à la renverse, tant elle ressentit de joie. Elle riait, elle pleurait et baisait les mains de Godfrey de Lancaster.

« Puis elle s'élança vers le berceau et voulut soulever le voile dont il était couvert pour dévorer de baisers cette frêle créature qui allait être désormais sa passion, son amour, sa vie. Godfrey la saisit brutalement par le bras et la força de s'arrêter. Gilbert mit le berceau sur une table, au milieu de la chambre.

« — Madame, lui dit White-Manor en arrachant le voile du berceau, cet enfant, qui est le vôtre, n'est pas à moi.

« Mary le regarda stupéfaite.

« — Cet enfant est le fruit d'un crime, poursuivit Godfrey, que prenait un de ses accès de rage insensée; voyez, voyez, madame! et osez dire qu'il ne lui ressemble pas!

« — A qui? demanda notre pauvre sœur.

« — A mon assassin, madame, à l'homme que vous avez aimé, à Fergus O'Breane.

« — A Fergus! répéta Mary dont le front s'éclaira de joie.

« Ce fut sa condamnation. Godfrey, en apercevant ce mouvement involontaire, qu'il compta pour un aveu, devint blême de rage, et, dans sa fureur folle, leva la main comme pour écraser l'enfant.

« — Milord! oh! milord! s'écria Mary en tombant sur ses genoux, épouvantée; ne tuez pas votre enfant.

« Godfrey se retint et se prit à sourire.

« — Mon enfant! dit-il avec amertume; je crois que je serais devenu bon si Dieu m'eût donné un enfant!...

« Il dit cela, Fergus, le damnable hypocrite!...

« Ma sœur voulut protester de son innocence, car elle venait seulement de comprendre ce dont elle était accusée, mais Godfrey lui ferma la bouche par un grossier sarcasme et reprit :

« — Regardez bien cet enfant que vous appelez le mien, milady; regardez-le bien longtemps et de tous vos yeux, car vous le voyez en ce moment pour la dernière fois!

« Mary joignit les mains , brisée par ces cruelles paroles.

« L'enfant était une charmante petite fille qui souriait doucement. Mary n'avait jamais vu de plus beau, de plus angélique visage... Ah ! Fergus ! c'est qu'il doit sembler angélique et beau , l'enfant qu'une jeune mère voit pour la première fois, l'enfant dont on va la séparer pour jamais.

« Elle pleura , elle pria , elle se traîna aux pieds de White-Manor.

« Celui-ci ne bougeait pas. Il semblait trouver un barbare plaisir à prolonger cette scène déchirante.

« Enfin, lorsqu'il fut ivre de sanglots, il fit un geste. Gilbert emporta l'enfant.

« Mary était sans mouvement sur le plancher. White-Manor la somma rudement de se relever. Elle se releva. Il la poussa devant lui de marche en marche jusque sur le perron du château.

« Ici se trouvait encore Gilbert Paterson , qui avait à la main une corde de chanvre. Sous le perron , tous les domestiques et tenanciers de White-Manor étaient réunis. Au portail de la cour, il y avait une chaise attelée.

« Godfrey prit la corde des mains de Paterson , et... »

Angus s'arrêta tout à coup et se leva en disant :

« Oh ! je le tuerai , je le tuerai, Fergus ! par la sainte mémoire de ma mère !... »

Il tremblait et haletait. Les mots tombaient avec peine à travers ses dents serrées.

« Et que fit-il ? demanda Fergus , qui tremblait aussi et dont le front se couvrait de sueur.

— Ah ! s'écria Mac-Farlane avec un gémissement étouffé ; ces Anglais sont lâches et n'ont point de pitié , mon frère... Mary était là , pâle et sans force... Il pesa sur sa main et la fit se mettre à genoux sur la pierre du perron. Puis il passa la corde de chanvre autour de son cou en disant à haute voix : « Qui d'entre vous veut acheter une femme ? »

VENDRE SA FEMME.

Angus Mac-Farlane jeta ces derniers mots avec une explosion de douleur et de colère. O'Breane s'était levé. Son beau visage rendait d'une autre façon les mêmes sentiments que celui du fermier.

« Je ne le haïssais plus, dit-il : le courroux que je lui gardais s'était perdu dans une colère trop profonde et trop vaste pour ne point absorber tout autre ressentiment... Mais, pour vous, Angus, pour la pauvre Mary, je vois bien que je

suis vulnérable encore... Où donc est-il, cet homme ? »

Angus prit la main d'O'Breane et la pressa entre les siennes.

« Merci, mon frère, » répondit-il.

Puis il ajouta d'un ton de sarcasme amer et désespéré :

« Vous me demandez où il est?... Vous avez donc oublié les mœurs de nos lords depuis quatre ans que vous avez quitté l'Angleterre?... Quand ils ont brisé de ce côté du détroit la vie de quelque créature sans défense, ils passent la mer et vont triompher à l'étranger. La cruauté n'a-t-elle pas aussi sa monotonie?... Leurs Seigneuries se blasent et prennent le spleen... Leurs seigneuries partent pour la France qui rit et se moque à les voir passer, pour l'Italie, qui prend leurs guinées en échange de vieilles pierres et de toiles poudreuses... Que sais-je ? White-Manor est à Naples, ou à Paris, ou à Vienne... Le chercher serait inutile : je l'attends !

« Mary vous avait aimé. Peut-être se souvenait-elle. C'était là un crime sans pardon. Pour le punir, Godfrey de Lancaster, exhument une lâche et barbare coutume dont l'Angleterre seule, parmi tous les peuples du monde, pouvait,

dans sa brutalité nationale, concevoir l'ignominieuse idée, Godfrey de Lancaster mettait sa femme, lady de White-Manor, aux enchères, comme une pièce de bétail... Il y avait espoir qu'on en parlerait longtemps au Crockford's club... C'était une plaisanterie aimable, une *eccentricity* qui tuait une femme. En peut-on trouver de meilleures ?

« Lorsqu'il prononça ces mots : « Qui d'entre vous veut acheter cette femme ? » les valets et tenanciers firent silence. Mary était adorée de tous.

« White-Manor répéta sa question avec colère.

« — Elle est belle, ajouta-t-il, et je la donne pour trois schellings ! »

« Nul ne répondit encore. Mary, toujours agenouillée, avait les mains jointes et les yeux baissés. Godfrey frappa du pied avec fureur.

« — Faites place ! s'écria-t-il ; je vais la conduire à un autre marché. »

« Il tira la corde. Mary se leva. Les tenanciers se rangèrent en haie, des deux côtés de la cour, mornes et silencieux. Godfrey, tenant notre sœur en laisse, traversa lentement la foule et monta dans sa chaise.

« Deux jours après, on déjeunait somptueuse-

ment dans Portland-Place à la maison des comtes de White-Manor. L'assemblée était nombreuse. Vers deux heures après midi, Godfrey se leva ivre et fit venir Mary.

« Mary avait une robe de toile blanche et la corde au cou.

« Et parmi tous ces noblemen qui garnissaient la table de White-Manor, il n'y eut pas un homme pour briser son verre sur le visage infâme de Godfrey de Lancaster. Pas un seul, Fergus ! Ils laissèrent un misérable, ivre de sang et de rage, mettre la main lâchement sur une femme belle, jeune et sainte...

« Godfrey prit la corde et descendit sur le trottoir. Il traversa les rues de Londres depuis Portland-Place jusqu'au marché aux moutons de Smithfields, quatre milles d'Écosse ! comme il avait traversé la foule de ses valets consternés dans la cour de White-Manor, tenant sa femme en laisse, sa femme qui pleurait et se mourait...

« On s'assemblait sur leur passage. C'était un curieux spectacle ; mais parmi les cinquante mille Anglais qui les coudoyèrent sur la route, il ne se trouva pas un homme pour crier infamie ! et lapider le lâche avec les pavés du chemin !

« Londres est fait ainsi : nobles et peuple...

— Nobles et peuple ! interrompit Fergus avec une énergie d'indignation qu'Angus attribua tout entière à l'impression de son récit ; Londres et l'Angleterre !

— Lorsqu'ils arrivèrent dans Smithfields, reprit Mac-Farlane, il y avait foule autour des barrières. C'était un vendredi, jour de marché des bêtes à cornes et des moutons. Godfrey fit entrer Mary dans l'un des parcs à brebis, qui se trouvait vide, et cria par trois fois :

« — Cette femme est à vendre !... à vendre pour trois schellings ! »

« Les marchands de bestiaux avaient pitié ; car Mary, notre sœur, était bien belle, et des ruisseaux de larmes coulaient sur sa joue pâlie.

« Enfin, une voix grave et vibrante perça la foule et fit tressaillir le pauvre cœur de Mary dans sa poitrine.

« — Laissez-moi passer ! disait cette voix ; je vais acheter pour trois schellings milady comtesse de White-Manor. »

« Un murmure courut par le marché de Smithfields, car nul ne savait jusque-là les nobles noms des acteurs de cette scène infâme. Godfrey devint pourpre. Le son de cette voix l'avait

frappé comme un soufflet sur la joue. Il sembla chercher au loin avec crainte et colère celui qui avait parlé.

« Ce dernier ne tarda pas à paraître, se faisant jour vigoureusement à travers les rangs des assistants. Il était vêtu du grossier costume des marchands de bestiaux. A son aspect, Godfrey perdit contenance et fit un mouvement comme pour s'esquiver. Mary ne m'a jamais dit dans ses lettres le nom de cet homme ; mais lorsque je suis allé à Londres, la rumeur publique m'a appris ce nom.

« C'était le jeune Brian de Lancaster, frère du comte.

« Je le crus du moins et je le crois encore, bien que l'honorable Brian n'ait jamais répondu à mes actions de grâces que par de froides et positives dénégations.

« Quoi qu'il en soit, le prétendu marchand de bestiaux, que ce fût ou non Brian de Lancaster, entra dans le parc où se tenait Godfrey et lui arracha des mains la corde qui retenait Mary. Celle-ci, à bout de forces, venait de perdre connaissance. Le marchand la saisit et la souleva d'une seule main. De l'autre, il fouilla dans sa poche, d'où il retira une pleine poignée de

grosses pièces de cuivre qu'il jeta au visage de Godfrey en disant :

« — Voici votre paiement, milord ! »

« Un immense hurra emplit la place de Smithfields.

« Godfrey demeura pétrifié. Le choc des lourdes pièces d'un penny avait laissé sur sa joue pâle et sur son front des taches violâtres ; car le marchand était un homme, Fergus. Sa main avait frappé rudement, comme eût pu faire la nôtre... »

Fergus, dominé par l'intérêt puissant qu'il portait à ce récit, respira longuement.

« Que Dieu le bénisse, Mac-Farlane, dit-il, quel qu'il soit... Et si c'est vraiment le cadet de Lancaster, je fais serment de lui payer notre dette quelque jour... Mais que devint Mary après cela ?

— Après cela, répondit Angus, la foule s'ouvrit pour laisser passer le marchand et son fardeau ; puis elle se referma, entourant White-Manor, dont le visage meurtri se contractait dans les convulsions d'une rage impuissante. Des huées s'élevaient de toutes parts ; l'élan était donné, et lorsque les hommes de police arrivèrent sur le lieu de la scène, ce fut pour emporter le noble lord, couvert d'outrages et de boue, en

proie à une furieuse attaque de son mal...

— Mais Mary, Mary ! dit Fergus.

— Mary fut mise dans une voiture par le prétendu marchand de bestiaux... Depuis, j'ai su par des lettres tous les détails de cette histoire... Je lui ai fait passer de l'argent souvent, mais voilà huit mois que j'ignore sa retraite, et, d'après son dernier message, elle est forcée de payer le misérable qu'on a fait geôlier de son enfant... Qui fournit à ses besoins?... Elle m'a parlé parfois d'une main généreuse et amie... Mais Brian de Lancaster n'est pas riche....

— Mais, interrompit Fergus, si Brian, son beau-frère, a ses secrets et la protège, pourquoi ne lui vient-il pas en aide par rapport à sa fille ?

— Parce qu'il ignore comme nous cette partie de son histoire, répondit Angus. Si c'est Brian, et c'est lui, bien qu'il ait refusé de me faire l'aveu de ses bienfaits, si c'est Brian, elle sait combien il est fougueux et hardi ; elle craint par-dessus tout la menace du geôlier de sa fille... Pauvre sœur ! Ne la voyez-vous pas d'ici, Fergus ?... Chaque fois qu'une idée de lutte ou de délivrance lui vient à l'esprit, elle la chasse avec épouvante et se répète ce mot que sa main tremblante a eu tant de peine à tracer :

« Il la tuerait ! »

Il se fit un long silence entre les deux interlocuteurs. Fergus semblait méditer. Mac-Farlane, les coudes appuyés sur la table, le front à deux pouces de son dirk fiché dans la planche de chêne, suivait le cours d'une sombre rêverie. Ce fut lui qui reprit le premier la parole.

« Allons ! allons ! dit-il avec un éclat de joie forcée, buvez, mon frère Fergus ! Nous sommes ici pour fêter votre bienvenue, pardieu !... Il y a des gens plus malheureux que nous !... J'ai une bonne femme qui m'aime et deux jolis petits anges qui sourient à mon réveil... Ah ! si la pauvre Mary était là !... Mais au diable la tristesse, O'Breane ! mes yeux ont pleuré ce soir comme des yeux de vieille femme !... Je bois à votre santé. »

Fergus lui prit la main au lieu de répondre au toast, et le regarda fixement.

« Il y a quatre ans que je travaille seul, dit-il avec lenteur, quatre ans que je donne tous mes instants à la même pensée, sans jamais verser dans un cœur ami le trop plein des doutes qui m'assaillent et des espérances qui me brûlent... Pendant ces quatre ans, j'ai compté sur vous, Mac-Farlane, qui êtes le seul homme auquel j'aie

donné place en mon cœur... Je me suis dit, pour prendre courage : « Un jour viendra où la solitude de mes laborieuses méditations s'animera, un jour où ma pensée sortira hors de moi pour trouver un écho dans l'esprit de mon frère... Un jour viendra où nous serons deux pour soutenir le fardeau qui pèse sur moi tout seul... J'aurai un confident, un autre moi-même... »

Fergus s'interrompit et ajouta tristement :

« J'ai nourri cet espoir pendant quatre ans !

— Et vous avez bien fait, O'Breane, s'écria Angus, car, pour vous, je suis prêt à tout. »

Fergus secoua la tête et baissa les yeux.

« J'ai mal fait ! dit-il à voix basse, car, au lieu de l'homme fort sur lequel je comptais, je retrouve un cœur courbé, flétri, sans courage... »

Mac-Farlane recula d'un pas et leva sur lui un regard stupéfait.

« Ai-je bien entendu ? murmura-t-il ; c'est au moment où je vous dis les malheurs dont fut accablée notre maison que vous me reprochez ma souffrance !... Ah ! Fergus ! Fergus !... Vous m'aviez laissé jeune et robuste ; vous revoyez mon front ridé, mon œil éteint, mes cheveux blanchis avant l'âge .. C'est que j'ai bien souffert, mon frère O'Breane !... Mais, oh ! ce sera le comble

de l'amertume si vous, vous que j'ai tant aimé, vous me trouvez à ce point dégradé par le malheur, que je sois désormais indigne de vous comprendre et de vous servir ! »

Mac-Farlane prononça ces dernières paroles à voix basse et d'un ton de douloureux reproche. Fergus fut ému jusqu'au fond de l'âme, mais il n'en laissa rien paraître.

« Les cheveux peuvent blanchir avant l'âge, prononça-t-il froidement, le front se rider, le regard s'éteindre ; mais le cœur d'un homme ne doit point, si cruelle que soit l'épreuve, se courber sous le choc ou s'engourdir.

— Et qui vous a dit que mon cœur ait fléchi, Fergus O'Breane ? » demanda l'Écossais en redressant brusquement sa haute taille.

Fergus arracha le poignard fiché dans le chêne de la table et l'y reposa à plat d'un air de mépris.

« Si quelqu'un, autre que vous, me l'eût dit, Mac-Farlane, répliqua-t-il, j'aurais contraint cet autre, mon genou sur la poitrine, à confesser qu'il en avait menti... Mais que penser d'un homme qui tire son poignard et proclame qu'il n'y a plus pour lui d'autre but dans la vie que de tuer ? d'un homme qui consent à livrer son

sang à la loi pour le sang d'un misérable sans âme et sans foi!... Par le nom de Dieu, frère Angus, votre bras est robuste assez encore, mais le cœur...

— O'Breane! O'Breane! interrompit l'Écossais d'une voix que la colère rendait tremblante déjà; n'ajoutez pas un mot!... Tout engourdi que soit mon cœur, il ne sait pas encore entendre patiemment des paroles d'outrage!...

— Bien cela, frère Angus! s'écria O'Breane en ressaisissant le bras que Mac-Farlane venait de lui arracher brusquement; voyez! y a-t-il encore des rides à votre front? votre œil n'a-t-il pas repris son fier regard d'autrefois?... Voyez, mon frère. »

Il avait entraîné Angus devant la glace suspendue au-dessus de la table à ouvrage d'Amy Mac-Farlane.

Angus se prit à sourire involontairement. O'Breane poursuivit avec sévérité.

« Les rides ont disparu... l'œil s'est rallumé... mais le cœur!... »

— Il faut que je tue cet homme, O'Breane, dit Angus; il le faut! »

Fergus lâcha aussitôt le bras de l'Écossais et se dirigea vers le foyer, auprès duquel il avait

déposé sa casquette de voyage et son manteau.

« Adieu donc, mon frère, dit-il; mes heures sont comptées, et je n'ai pas le temps de m'arrêter ici davantage. »

Angus demeura un instant comme atterré, puis il se jeta, les bras ouverts, entre la porte et Fergus.

« O'Breane, s'écria-t-il en sanglotant comme un enfant; mon frère, ayez pitié de moi!... il faut bien que je venge ma pauvre sœur!... notre sœur Mary que vous aimez comme moi... Ne me quittez pas ainsi... Oh! ce serait une heure de malédiction, Fergus, que celle où vous fuiriez, irrité, le toit de Mac-Farlane... Restez, restez, au nom de Dieu!

— Je ne suis pas irrité, mon frère, répondit Fergus avec calme; la douleur n'est pas de la colère.

— Mais ne pouvez-vous me laisser le droit de venger cet outrage, au récit duquel je vous ai vu frémir tout à l'heure?... Sauf cette tâche, qui est sacrée, je suis à vous, Fergus, tout à vous!

— Frère, dit O'Breane d'un ton solennel, avec moi toute réserve est de trop, si légitime qu'elle puisse être... Ne vous ai-je pas dit que,

depuis quatre années, j'attendais l'heure où je vous parle?... Et pourtant, depuis quatre années, je suis entouré d'hommes résolus jusqu'à la témérité, intelligents, dévoués jusqu'à l'abnégation... A chacun d'eux, je n'ai confié de mon secret que la portion nécessaire à l'exécution de mes ordres. Pour tous, l'ensemble de mes plans est resté un mystère. Je vous attendais. Entre tous, je vous avais choisi. Je vous gardais chèrement votre moitié de travaux et de périls... Maintenant, je vais chercher ailleurs, car à celui qui partagera ma tâche il faut un cœur libre et une tête froide. Celui-là devra faire comme moi, se donner tout entier à la lutte engagée, et jeter loin de soi avec dédain ses rancunes d'homme à homme et le poignard des vulgaires vengeances... Et moi aussi, je me venge, Mac Farlane ! et moi aussi, je veux me venger ! »

Angus tressaillit à ce mot qui flattait sa passion, et ouvrit avidement l'oreille.

« Je venge ma sœur déshonorée, reprit Fergus de cette voix éclatante et royale qui courbait toutes volontés sous la sienne ; je venge mon père assassiné ! Je venge ma mère... ma sainte mère, qui, en fermant les yeux, me laissa seul pour pleurer tout ce que j'avais aimé et respecté...

Mary comptera au nombre des victimes dont le cri éveille mon cœur sans cesse et ne lui laisse point de repos... Mary sera vengée comme ma sœur, comme mon père, comme ma mère, et vengée du même coup, car leur bourreau fut le sien...

— Godfrey de Lancaster ! » s'écria Mac-Farlane étonné.

Fergus sourit avec hauteur.

« Godfrey de Lancaster n'est qu'un homme, dit-il ; pourquoi arracherais-je le poignard de votre main, s'il s'agissait de Godfrey de Lancaster ?

— Et de qui donc s'agit-il ? demanda Angus, dont l'étonnement atteignait son comble.

— Écoutez-moi, mon frère, répliqua O'Breane ; la réponse à votre question est justement mon secret, et ce secret n'est point de ceux qu'on puisse donner en garde à d'autres qu'à un complice.

— Complice !... répéta Angus, c'est donc un crime ?

— Mon secret, poursuivit Fergus, porte en soi trop de périls pour y joindre sans motifs les dangers d'une vendetta écossaise. L'homme à qui je le livrerai n'aura point comme vous un

poignard destiné à la poitrine d'un pair d'Angleterre. Il vivra en paix avec la loi ; il sera , s'il se peut , l'organe même de la loi , qui est une arme aussi , une arme et un masque.

— Je ne vous comprends pas , murmura Angus , qui semblait violemment combattu.

— Et comme c'était en vous , en vous seul , mon frère , continua encore Fergus , que je croyais trouver cet homme , je renfermerai en moi mon secret , au risque de briser mon cœur , trop étroit pour le contenir ; dussé-je plier sous le faix , je poursuivrai seul ma tâche commencée , regrettant de m'être bercé bien longtemps d'un fol espoir et d'avoir compté sur une aide qui devait m'être refusée... Adieu ! »

Mac-Farlane s'attacha aux vêtements de Fergus.

« Un mot ! un seul mot ! dit-il ; Mary sera-t-elle vengée ?

— Vengée... et sauvée peut-être , répondit Fergus.

— Je vous crois , O'Breane , prononça lentement l'Écossais en tirant son poignard qu'il jeta loin de lui ; voici devant vous le complice que vous cherchez... S'agit-il d'un crime?... Avec vous , il me plait d'être coupable... »

XVII

CE QUE FERGUS O'BREANE AVAIT DANS LA TÊTE ET
DANS LE COEUR.

Fergus tendit la main à Mac-Farlane , et s'éloigna aussitôt du seuil , qu'il avait été sur le point de franchir ,

« Merci , mon frère , dit-il , merci du fond du cœur !... Vous allez tout savoir , maintenant... mon histoire , mes travaux , mon *crime* , qui est le meurtre d'un empire et le salut de la moitié du monde... Quand j'aurai parlé , vous me connaîtrez comme je me connais moi-même. »

Ils s'assirent tous deux auprès du foyer presque éteint...

Fergus raconta la chute de sa famille, ruinée par les exactions éhontées des Anglais; il raconta la venue à Londres de son père, l'enlèvement de sa sœur Betsy, et cette scène funèbre de la pauvre maison de Saint-Giles, où il était resté seul en face de deux cadavres.

Mac-Farlane l'aimait trop pour n'être pas vivement impressionné par ce récit auquel l'éloquence passionnée de Fergus prêtait une singulière puissance d'intérêt. Mac-Farlane, d'ailleurs, y reconnaissait sa propre histoire, assombrie encore et faite plus lugubre.

Lorsque Fergus, après avoir rappelé les dernières paroles de son père mourant, s'arrêta pour se recueillir et reprendre haleine, Angus se frappa le front comme si une lumière soudaine eût traversé son esprit.

« Vous voulez tuer le roi ! dit-il.

— Le roi n'est qu'un homme, répliqua Fergus, et Chrétien O'Breane a dit : « Guerre à l'Angleterre ! »

— L'Angleterre ! répéta l'Écossais ; je veux bien mourir avec vous, Fergus.

— Mais moi, je ne veux pas mourir ! s'écria

ce dernier, dont le front se dressait, rayonnant, dans la demi-obscurité de la vaste salle ; je veux vaincre ! Pensez-vous donc que s'il se fût agi de choisir une victime, je serais venu vers vous, Angus ?... Vous vous hâtez trop de comparer ma faiblesse à la force de mon adversaire. Il y a cinq ans que Chrétien O'Breane est mort. Pendant ces cinq ans, j'ai amassé des armes, et je ne suis plus l'enfant que vous rencontrâtes un soir auprès de la chapelle de Belton... J'ai sur mer quatre navires, et, de l'autre côté de l'Océan, des agents actifs, infatigables, qui savent déjà par leur base plusieurs des arc-boutants de la puissance anglaise... C'est peu que tout cela ! direz-vous... Mac-Farlane ; vous vous hâtez trop encore, puisqu'il me reste l'avenir... s'il vous plaît de comparer, comparez ce que j'ai tiré du néant à ce que je tirerai de mes ressources actuelles... suivez par la pensée les termes de cette progression gigantesque, dont la raison est mon inébranlable volonté. Voyez ! au premier échelon, tout en bas, tout en bas, vous trouvez un enfant faible et pauvre... quelques pas plus loin, l'enfant s'est fait homme et il est fort... quelques pas encore, l'homme a courbé tout un faisceau d'énergiques volontés

sous la sienne ; il a des millions dans ses coffres ; il a dans la tête la science complète de ce qu'il hait et peut désormais frapper à coup sûr...

« L'homme en est là. Demain, par un travail occulte, sa pensée rayonnera et trouvera un accès dans la politique européenne... L'homme se transformera ; pour approcher les têtes couronnées, il deviendra grand seigneur... Le grand seigneur amassera en un seul monceau toutes les haines vivaces et légitimes, tous les griefs sanglants suscités par l'avidité insatiable, par l'ambition perfide, par la lâche tyrannie de son ennemi... sa voix, écoutée, prêchera sourdement une immense croisade...

« Puis le grand seigneur jettera son or et son velours, il redeviendra pour un instant l'Irlandais Fergus, afin de trouver le chemin du cœur de l'Irlande. Il la reverra, sa pauvre Irlande ; ses trésors seront employés à soulager d'indiscibles détresses, et sa main, toujours ouverte pour donner, étendra un doigt quelque jour vers l'orient, et montrera au loin Londres, d'où descend sur sa malheureuse Érin le torrent de toutes ses souffrances.

« Et alors, il répétera le cri de son père à l'agonie :

« — Debout ! et guerre à l'Angleterre ! »

Fergus prononça ces derniers mots avec un vibrant éclat de voix. Mac-Farlane se leva sans le vouloir comme s'il eût obéi à un ordre d'en haut, ses yeux brillaient ; sa face flétrie rajeunissait au feu d'une ardeur enthousiaste.

« Mon frère Fergus, dit-il tout frémissant de zèle, mon esprit n'est point de taille à embrasser l'ensemble de vos plans, et sa vue n'est pas assez perçante pour saisir les détails de votre grande idée... Mais mon cœur devine ce que mon esprit ne comprend pas, et j'ai foi en vous, espoir et foi... Ah ! je ne vous connaissais pas, O'Breane... Vous vous étiez caché de moi... Et que suis-je en effet pour mériter tout seul votre confiance?... Je vous dis merci du fond de l'âme... Voilà tout. J'étais à vous déjà tout entier. »

Fergus avait la tête penchée et semblait se perdre dans l'une de ces méditations qui prenaient si souvent possession de son esprit. Mac-Farlane le mesurait de l'œil, comme s'il eût voulu découvrir l'invisible principe de domination qui émanait de toute sa personne, et pliait à sa loi les résistances les plus obstinées.

« Votre haine n'est pas à moi, reprit-il après

un silence. Je n'aurais point su la concevoir, et c'est à peine si je puis apprécier les contentements d'une vengeance si au-dessus des vengeances humaines... Votre ennemi est puissant; les empires rivaux n'osent point lui faire la guerre, et mon jugement se confond à voir les audacieux préliminaires de votre grande bataille... Mais j'épouse votre haine et crois à votre victoire... Dieu a mis en vous sa force, mon frère, et vous m'apparaissez doué de la vaillance sur-naturelle des merveilleux héros de nos poèmes écossais... Parlez, parlez encore! je vous admire et je vous aime... »

— Les empires tombent, dit Fergus, dont l'esprit suivait la pente de ses réflexions; les peuples ne meurent point. La main de Dieu seul peut mettre un lac fétide sur le tombeau d'une cité coupable... La vieille Angleterre disparaîtra; la jeune Angleterre, l'Irlande! étendra son sceptre sur Londres régénéré... Nos îles, à la glorieuse histoire, n'apparaîtront plus sur la carte du globe comme une tache de boue empoisonnée, qui s'étend, qui s'étend sans cesse, souillant le monde entier de sa contagieuse corruption... Là où fut Sodome, il y aura un peuple sain, élément dans sa victoire, parce qu'il s'y sentira

fort... Le souffle de sa justice dispersera comme une poussière vile l'épaisse couche d'abus sans nom, de vénalités sordides et de solennelles iniquités où se vautrent à la face du ciel les suppôts de la Thémis anglaise... La liberté des cultes remplacera le monopole avide et honteux de cette Église protestante dont les apôtres millionnaires sont tombés au-dessous du dédain, et l'Irlande catholique, ouvrant à tous les saints les portes du temple, choisira un jour de beau soleil pour brûler sur l'échafaud d'Old-Bailey ces odieux registres où le prélat anglican tient, en partie double, les états de ses féodales redevances... Il n'y aura plus d'Écossais, d'Irlandais et d'Anglais; il y aura des frères, libres sous un roi...

— Mais ce n'est pas de la vengeance! murmura Mac-Farlane, dont l'attention se suspendait aux calmes peintures de cette heureuse utopie.

— C'est la vengeance, répondit Fergus, dont le regard s'anima davantage, moins le bandeau que la colère a coutume de mettre sur ses yeux! »

Il s'interrompit, et son front se plissa tout à coup.

« D'ailleurs, reprit-il avec tristesse, nous n'en sommes pas là encore, et la vengeance, la vengeance comme vous l'entendez, Angus, aura le pas sur tout le reste. Avant d'édifier, il nous faudra détruire; il nous faudra déblayer le sol avant de poser, triomphants, la pierre angulaire des fondations nouvelles... Et qui sait si nous verrons le fruit de notre œuvre?... La vie est courte, notre tâche est lourde!... mon rêve a dépassé le but... Nous en sommes à détruire. Je vous ai dit vaguement quelles sont mes ressources actuelles. A part mes richesses déjà grandes, mes quatre navires, dont l'un est de force à soutenir un combat sérieux, me permettent d'entretenir des relations déjà nouées avec tout ce qui touche aux possessions d'outre-mer, et de miner ainsi une à une les sources dispersées où le colosse puise ses principaux éléments d'existence... Un jour viendra où, au grand étonnement de l'Europe, le pacifique empereur de la Chine fermera ses ports aux cargaisons empoisonnées dont la compagnie des Indes inonde les provinces du Céleste empire... Et la compagnie chancellera sous ce coup, Mac Farlane, car elle gagne cent millions chaque année à empoisonner systématiquement tout un peuple. Puis ce seront les princes

dépouillés de l'Indostan qui demanderont, les armes à la main, la justice longtemps refusée. Ces princes auront des fusils d'Europe, des officiers d'Europe; je leur en fournirai... Au Cap, aux deux Canada, aux États-Unis, partout mes agents sèment pour récolter plus tard... Peut-être attendrons-nous longtemps, dix ans, quinze ans!... Que sais-je? mais la moisson viendra... En attendant, nous travaillerons, car notre tâche est à peine entamée... Moi, je ferai en Europe ce que j'ai fait par delà l'Océan, et il me faudra tout d'abord conquérir un nom et des titres, un vrai nom et de vrais titres, mon frère, car il ne me plait pas de risquer mon précieux enjeu sur les chances périlleuses qui entourent la vie d'un chevalier d'aventures... J'ai pu être présenté, il y a six mois, à Sa Majesté don Juan de Bragance, empereur du Brésil. Ce prince tourne ses yeux vers l'Europe, et médite, je le sais, de rentrer dans l'héritage de ses pères... J'irai d'abord à sa cour; je reviendrai avec lui en Portugal; je le servirai; il me donnera la grandesse... Ceci n'est point une éventualité, Mac-Farlane, il faut que cela soit. »

Angus fit un grave signe d'assentiment. Sa rude et simple nature s'inclinait, si complète-

ment subjuguée , devant l'intelligence supérieure d'O'Breane, qu'il en était déjà venu à perdre l'idée de l'impossible , et à considérer la volonté de Fergus à l'égal de la destinée.

Celui-ci se leva , pris de cette sorte de fièvre qui saisit à coup sûr l'homme dont la tête fermente au choc de grandes pensées , que cet homme soit James Watt , Cromwell ou Milton , qu'il invente une merveille de mécanique , qu'il médite la chute d'un trône ou qu'il rêve un chef-d'œuvre poétique ; fièvre féconde que tremblait la sibylle vaincue sur son trépied ; mal sublime dont l'atteinte , inconnue au vulgaire , est le privilège du génie.

Fergus se mit à marcher à grands pas , essayant parfois son front brûlant , où perlaient et se séchaient aussitôt quelques gouttelettes de sueur. Le mouvement de sa marche rejetait un peu en arrière l'opulente couronne de cheveux noirs bouclés qui entourait son noble visage. Sa taille se redressait dans ses admirables et gracieuses proportions. C'était bien là l'homme fait pour impressionner jusqu'à l'idolâtrie le cœur demi-sauvage du fermier écossais. Vigueur , audace , beauté incomparable et presque divine se trouvaient réunies en lui , et brillaient en ce mo-

ment du feu de l'inspiration , cette fière auréole qui sait embellir jusqu'à la laideur.

Le foyer était éteint. La lampe épandait par la vaste salle sa lumière inégale et insuffisante , éclairant çà et là les murs nus , le plafond enfumé , les formes gothiques et surannées des meubles séculaires , dont les sculptures anguleuses se profilaient en noir sur l'enduit blanc des murailles. Angus était assis sous le manteau de la cheminée , en face du siège vide de Fergus. Il suivait ce dernier du regard , et son regard exprimait une sorte de superstitieux respect , lorsque le visage d'O'Breane , sortant par hasard et tout à coup de l'ombre , recevait les rayons plus vifs de la lampe et montrait , dans ces ténèbres soudainement illuminées , l'éclat réellement extraordinaire de sa souveraine beauté.

Et , tout en marchant , Fergus poursuivait le tableau de ses travaux à venir. Son plan , dont au premier aspect la gigantesque étendue cachait les détails , se déroulait précis , clair , logique dans chacune de ses parties , autant qu'audacieux et vaste dans son ensemble.

Sa voix pénétrante et grave , qui semblait être l'organe de la persuasion , s'anima et montait jusqu'à l'enthousiasme.

« Partout ! s'écria-t-il enfin , partout mon cri de guerre doit trouver un écho ! Le monde entier sera mon allié !... Est-il en Europe un coin de terre où le nom anglais ne soit abhorré ?... Est-il un pays faible ou fort qui n'ait eu à souffrir de la perfide ambition de l'Angleterre ?... On pardonne au conquérant glorieux le sang versé par son héroïque épée ; mais le marchand cupide qui se bat pour mieux vendre , et qui , ses produits à la main , demande à tous la bourse ou la vie !... mais le trafiquant insatiable qui cimente avec du sang les fondements de ses comptoirs !... il n'y a pour celui-là ni pardon ni prestige !... J'irai en Portugal , je trouverai l'oppression commerciale organisée dès le règne de Jean IV et la colère accumulée depuis des siècles ; en Espagne , Gibraltar et la trahison de Saint-Domingue ; en Prusse , où l'Anglais n'a guère occasion de piller de l'or , il a volé de la gloire ; j'y trouverai la rancune de cet effronté larcin d'honneur qui a mis sur la tête de Wellington les lauriers de Blücher ; en Russie... ah ! Mac-Farlane , il y a des rivalités entre corsaires... je compte sur la Russie ; en Autriche , nous aurons pour nous les vieilles haines , mal recouvertes par un faux semblant d'entente

diplomatique ; dans les Pays-Bas , des haines toutes neuves additionnées avec d'anciennes colères ; Saint-James intrigue sourdement et ronger peu à peu les liens qui retiennent la Belgique à la Hollande , afin de pourvoir quelque prince de Saxe-Cobourg ; en France , enfin , quel que soit le drapeau , une aversion instinctive et trop justifiée : la France révolutionnaire pense à Sainte-Hélène , la France royaliste se souvient de Quiberon !...

« Partout un sentiment unique , universel ! Le jour où le nom anglais périra sera un jour de fête pour toutes les nations du globe.

« Mais le monde est bien vieux. Nous ne sommes plus au temps où quelque pèlerin isolé soulevait les populations sur son passage , où la justice , soutenue par l'éloquence , créait d'innombrables armées... L'Irlande a jeté dès longtemps un long cri de détresse , l'Irlande souffre encore , et l'univers dort en paix. Je n'espérais point , mon frère , s'il me fallait arracher hors du fourreau l'épée de l'Europe engourdie. J'espère , parce que l'Europe joue un rôle tout passif dans mon plan de bataille. Elle ne frappera point , mais elle tuera , car c'est tuer aussi que de fermer à double tour la porte de son logis

lorsqu'on entend crier au meurtre dans la rue...

« Il en sera ainsi, mon frère, ajouta Fergus en s'arrêtant brusquement devant Mac-Farlane, qui baissa involontairement les yeux sous son regard de feu; quelque chose me dit que Dieu est avec nous... »

Fergus se tut. Mac-Farlane, saisi par le côté merveilleux de cette œuvre inouïe, admirait de bonne foi et aurait pris en grande pitié dans ce moment quiconque aurait douté du succès.

« Oui, oui, Dieu est avec vous, mon frère, murmura-t-il après un silence et d'un ton de craintif respect; je le souhaite et je le crois... Mais quelle part avez-vous pu garder au pauvre Mac-Farlane dans ces dangers où le fer ne sort point du fourreau? Je suis bien malhabile aux combats qui ne se mènent point par la force du bras... Ne vous souveniez-vous plus de ce que je suis, lorsque votre bon cœur a eu la pensée de me choisir pour confident?... Ne saviez-vous plus, il faut bien vous dire cela, Fergus, que ma tête est faible et que l'esprit de vertige s'assoit parfois dans une cervelle troublée?... »

— Je savais que le cœur de mon frère Angus est loyal, répondit O'Breane, autant que sa bouche est discrète.

— Et ne faut-il, pour servir vos projets, qu'une bouche discrète et un cœur loyal? »

Fergus hésita un instant.

« Un cœur loyal, dévoué, prêt à tout, répondit-il enfin.

— Mon frère, dit Mac-Farlane en posant sa main sur sa poitrine, enseignez-moi donc ce que je dois faire. »

Le premier mouvement d'O'Breane à cette réponse, qui lui donnait, pour ainsi dire, sans réserve l'homme qu'il aimait, fut de la reconnaissance et de la joie. Puis un nuage passa sur son front et il regarda Angus d'un air indécis.

Angus eut un triste sourire.

« De loin votre amitié vous a trompé, mon frère, murmura-t-il; de près vous voyez mieux et vous ne savez plus trouver à quoi je suis bon... »

— Ce n'est pas cela, Mac-Farlane! interrompit Fergus qui tâcha, mais en vain, de rejeter loin de soi une préoccupation évidemment pénible; c'est que votre question m'a fait descendre en moi-même et perdre de vue les lignes fières et brillantes du tableau que je vous traçais tout à l'heure... Hélas! mon frère, ce tableau a son revers... Tout être faible, en face d'un

puissant adversaire, l'attaque autrement que de front... Vaincre, voilà le but : heureux le champion robuste qui a le choix des armes !... Nous qui sommes faibles, nous combattons dans l'ombre, et nos moyens pour la plupart sont de ceux que l'honneur humain réprouve... Hier, j'étais un pirate ; demain, que serai-je ?... J'hésite, mon frère, parce que je vous aime. Si vous étiez comme moi seul au monde et sans famille, je n'hésiterais pas. »

Angus fronça le sourcil.

« Vous m'avez demandé un cœur dévoué, prêt à tout, dit-il ; je vous ai donné ce cœur. Pourquoi revenir sur ce qui est fait ? »

O'Breane lui prit la main et la serra fortement.

« Je n'hésite plus, mon frère, prononça-t-il avec lenteur et solennité ; à votre tour, je souhaite que vous n'hésitez point... Écoutez-moi. Quand j'aurai suscité partout des ennemis à l'Angleterre, il faudra que je pénètre au cœur même de sa puissance et que, de ma main, je frappe le premier coup... Il me faut pour cela des intelligences à Londres ; j'en aurai ; mais il me faut aussi l'appui d'une vaste et coupable association, dont vous ignorez l'existence, et qui, dirigée par

moi, deviendra une arme empoisonnée... Cette association, nommée *la Grande Famille*, rayonne de Londres sur les trois royaumes et se compose, dit-on, de plus de cent mille affiliés. Ce sont des voleurs, Mac-Farlane, des assassins, des faussaires. Vous aurez à devenir membre de cette association. »

Angus tressaillit, mais il répondit froidement :

« Je le ferai, mon frère.

— Ce n'est pas tout... Pour des raisons que vous connaîtrez plus tard, il m'importe que vous deveniez maître du château de Crewe...

— Je suis pauvre, interrompit le fermier.

— Je suis riche, dit O'Breane ; il m'importe en outre que le maître de Crewe soit un homme considérable dans le pays, à l'abri de tout soupçon, par sa position même... un magistrat...

— Ceci ne dépend point de moi, mon frère.

— *La Grande Famille* y pourvoira. »

Angus était pâle et tenait les yeux baissés.

« Magistrat ! murmura-t-il ; les magistrats font un serment... et mon père était un saint homme !... »

— Faut-il vous rendre votre parole, Mac-Farlane ?

— Je serai brigand et magistrat, mon frère...

Le vieux Mac-Farlane est mort. Il ne me verra pas.

— Songez-y, reprit Fergus, comme s'il eût voulu ôter à Angus tout prétexte de se dédire plus tard ; vous acceptez une position à la fois périlleuse et méprisable selon le monde ; vous serez hors la loi et vous serez l'organe de la loi... Et ici, et là, dévoué, *prêt à tout!*... »

Angus passa sa main sur son front baigné de sueur.

« Avez-vous vu mes filles, Fergus ? demanda-t-il avec égarement ; elles seront bien belles et je les veux bien pures... Anna et Clary ! mes deux chers amours ! mais elles ne sauront point que leur père est un criminel, n'est-ce pas ?

— Peut-être !... murmura Fergus qui devint pâle à son tour. Frère, oh ! frère !... ma destinée me pousse !... Pardon si je vous ai tenté !... Refusez, refusez !

— Ma destinée à moi est de suivre la vôtre, dit stoïquement Mac-Farlane. Vous êtes un loyal cœur, Fergus, et vous me montrez du doigt l'abîme... Si je ferme les yeux, c'est de ma propre volonté !... Je serai dévoué, je serai prêt à tout.

Fergus courba le front, comme s'il eût regretté sa victoire.

En ce moment où leur père signait un pacte redoutable, Anna et Clary dormaient dans le commun berceau. Leur mère, malade et frère créature, les regardait avec un sourire heureux et mélancolique à la fois. Son teint, d'une blancheur diaphane, prenait au-dessous des paupières ce reflet bleuâtre, signe funeste dont la consommation marque à l'avance ses nombreuses victimes sous le ciel âpre de l'Écosse.

Amy Mac-Farlane se sentait mourir lentement. Elle regardait ces deux beaux petits anges, son espoir, son orgueil de mère, comme on regarde le trésor qui vous échappe...

Mais elle se résignait, pieuse et douce, à la volonté de Dieu. Elle espérait, non plus pour elle, pour ses filles, qui seraient belles, bonnes, heureuses.

Et, ce soir, on aurait pu l'entendre murmurer, tandis qu'une larme traversait son sourire :

« Angus veillera sur elles... »

POLITIQUE

Journal Quotidien.

jours, avec un feuillet de critique théâtrale, anecdotique ou littéraire.

Le dimanche, un volume broché de 200 pages de nouveautés littéraires les plus remarquables.

Le prix est de 50 fr. par an pour Paris (y compris l'abonnement), pour le journal et le supplément.

On peut ne payer l'abonnement que de six mois en six mois, par anticipation pour chaque trimestre.

Le prix de l'abonnement en province est de 55 fr. et 15 fr. en plus pour recevoir le journal et 15 vol.

Le prix de l'abonnement en province seul, moyennant 56 fr.

par trimestre ;

pour le port en province.

Le journal se vend chez M. de Brousselle, rue du Nord, n° 8 ; en province chez les directeurs de poste, ou chez les directeurs, à Bruxelles, un bon sur le directeur du royaume, ou une remise sur